

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.





ANDRÉ DORIA

VIE D'ANDRE DORIA,

Prince de Melfi, général des armées navales de François I, ensuite de l'empereur Charles-Quint.

PAR M. RICHER.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

SI, dans une collection des vies des plus célebres marins, celle d'André Doria ne se trouvoit pas, ce seroit un vuide, et l'on nous en feroit un reproche. Ce grand homme parut dans des tems qu'on peut appeler encore barbares, tous les arts étoient dans l'enfance. Nous laissons ceux qui n'ont point de rapport à notre objet, et nous nous arrêtons sur celui de la marine. Les vaisseaux dont on faisoit usage alors étoient des galeres : ce

n'étoit point par la connoissance des vents qu'on les dirigeoit : les voiles étoient d'un foible secours : c'étoit par des rames, et l'on étoit obligé de mettre ces rames dans les mains d'esclaves ou de mercenaires. Pour commander une armée navale, on avoit besoin de moins de talens qu'aujourd'hui; mais il en coûtoit plus de peines et de fatigues. Il falloit conduire des soldats et des matelots sans capacité, sans expérience; veiller sur des rameurs toujours prêts à négliger un travail que la contrainte leur rendoit insup-

portable ; il falloit inspirer aux équipages cette valeur que l'amour de la patrie, le desir de la gloire donnent à présent. André Doria réunissoit tous les talens qui étoient alors nécessaires à un amiral, et la victoire l'accompagnoit souvent: s'il reçut quelques échecs, il sut toujours les réparer.

On compte au nombre des grandes fautes que fit François I, l'imprudence qu'il eut de mécontenter Doria et de mettre ce grand homme dans le cas de quitter son service ; et l'on admire l'adresse de Charles-Quint qui sut l'atta-

cher au sien et tirer le plus grand parti de ses talens.

Pendant que Doria se rendoit redoutable aux ennemis du prince qu'il servoit, il gagnoit le cœur de tous ceux avec lesquels il vivoit. Il étoit doux et prévenant avec ses égaux, affable avec ses inférieurs : tous ceux que la misere tourmentoit, avoient droit à sa générosité. Sa femme possédoit son cœur tout entier ; elle n'essuyoit des chagrins que quand elle le voyoit partir pour aller se précipiter au milieu des hazards. Ses enfans recevoient sans cesse des preu-

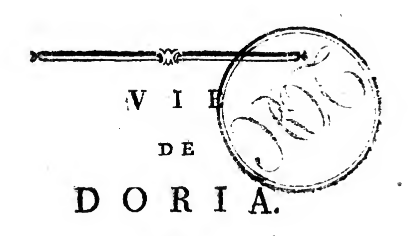
ves de sa tendresse paternelle, et étoient embarrassés pour lui marquer leur reconnoissance. Il aimoit la justice, étoit le fléau des scélérats et le protecteur des innocens. Sa patrie lui dut plusieurs fois sa liberté : elle voulut l'élever au rang suprême ; mais il crut qu'il étoit plus glorieux de l'avoir mérité que de le posséder. Il étoit d'une famille illustre ; et lui donna encore un nouvel éclat : le nom de Doria sera respecté, même dans les siecles les plus reculés.

Les sources où nous avons puisé, sont Sigonius, vie

d'André Doria, avec les notes de Laurent Capelloni, Brantome, Paul Jove, ect.

Cette vie fait la suite de celles des plus célébres Marins.

Le portrait qu'on a mis au commencement, est d'après un qui parut à-peu-près dans le même tems que ce grand homme.



VIE DE DORIA.

LA famille des Doria étoit originaire de Gênes : elle avoit rendu des services importans à cette république, et y tenoit un rang distingué. La principauté d'Oneille lui appartenoit.

(1) André Doria, dont nous présentons l'histoire, naquit à Oneille le 30 novembre 1468,

(1) Sigonius de vita Andreæ Doriæ, Laurentius Capelloni, in Andreæ Doriæ vita edita 1565, per Jollitum de Ferrari.

d'André Cœva et de Marie Caracosa, tous deux de la famille des Doria. Comme son pere ne descendoit pas de la branche ainée, il ne possédoit qu'une portion de la principauté d'Oneille, avec quelques revenus médiocres. Il y en ajouta par la suite de très-considérables. A l'exemple de ses peres il entra dans la marine qui lui procura de la gloire et des richesses.

André Cœva et Marie Caracosa aimoient avec une égale tendresse le fruit de leur union. Le mari ne manquoit jamais de le recommander à sa femme avant de s'embarquer. Lorsqu'il étoit parti, elle réunissoit les soins maternels et paternels; avoit toujours les yeux fixés sur son enfant; et c'étoit

le

le premier objet qu'elle présentoit à son mari lorsqu'il étoit de retour. Un jour elle apprit qu'il venoit d'arriver dans le port d'Oneille avec deux galeres : elle se hâta de prendre son cher enfant entre ses bras, courut au port, entra dans la galere où son mari étoit, l'offrit à ses caresses. On assure qu'André Doria, quoique dans un âge encore tendre, se plut tellement dans la galere qu'il y resta toute la journée, faisant aux matelots des questions sur tous les objets qui se présentoient à sa vue. Lorsqu'on vit la nuit approcher, on se mit en devoir de l'emmener; mais il s'y opposa, et sa mere fut obligée d'employer les menaces pour le faire partir. On se rappela,

par la suite, ce trait de son enfance, et on assura que c'étoit alors un pronostic de sa grandeur future. C'est ce qui arrive ordinairement à l'égard des hommes célebres : le vulgaire se persuade que leurs exploits ont été annoncés dès leur enfance.

Son pere, convaincu de l'utilité des études, lui donna des maîtres de très-bonne heure; il faisoit des progrès si rapides qu'il étonnoit ceux qui étoient chargés de l'instruire. Ce tendre pere ne jouit pas long-tems de la satisfaction de voir les talens de son fils se développer : il mourut. Sa veuve versa des pleurs sur son tombeau; mais elle se hâta d'étouffer sa douleur, pour ne s'occuper que de son fils. Elle

avoit eu plusieurs autres enfans, mais toute sa tendresse étoit tournée du côté d'André. Lorsqu'elle le vit arrivé à cet âge où les soins d'une femme deviennent insuffisans, elle résolut de chercher quelqu'un de ses parens qui voulût se regarder comme son pere, devenir son protecteur et son guide. Elle jeta les yeux sur Dominique Doria, qui, étant de la branche ainée, possédoit la plus grande partie de la principauté d'Oneille. Persuadée que l'intérêt est un puissant mobile pour faire agir les hommes, elle lui offrit, du consentement de la famille de son fils, la portion de la principauté d'Oneille qu'il ne possédoit pas, et ne lui en demanda qu'un prix très-

modique. Le jeune Doria, qui n'étoit pas encore assez éclairé pour appercevoir les vues politiques de sa mere, s'y opposa. Ce qui est ordinaire à presque tous les hommes, il étoit attaché au pays dans lequel il avoit reçu la naissance, et voyoit avec chagrin qu'on songeoit à l'en priver : il voulut même s'enfuir, espérant que son absence empêcheroit qu'on en fît la vente ; mais sa tendresse pour sa mere triompha de sa répugnance : il donna son consentement. Dominique Doria lui proposa, par la suite, de lui rendre cette portion de la principauté d'Oneille, et le sénat de Gênes offrit d'en payer le prix ; mais André n'accepta pas ces offres,

craignant de déplaire à sa mere, en détruisant ce qu'elle avoit fait.

Plus ce jeune homme marquoit de soumission aux volontés de sa mere, plus sa tendresse pour lui augmentoit. Voyant qu'il avoit un goût décidé pour les armes, elle craignit qu'il ne s'y livrât avec trop d'ardeur, et qu'une mort prématurée ne le lui enlevât : pour l'empêcher d'entrer dans les troupes, elle lui légua, par son testament, une somme assez considérable, et stipula qu'il en seroit privé s'il servoit sur mer ou sur terre. Ces précautions étoient inutiles : rien ne pouvoit lui ôter le goût naturel qu'il avoit pour les armes. Il s'ennuyoit même dans la petite ville d'Oneille, où il étoit

obligé de se livrer à une tranquillité qui impatientoit son ambition et son courage. Il en seroit sorti; mais il aimoit trop sa mere pour lui causer ce désagrément.

Il perdit cette tendre mere; lui rendit les derniers devoirs; se hâta d'aller à Rome, pour voir Dominique Doria, son parent, qui étoit capitaine des gardes du pape Innocent VIII. Quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans, on le fit entrer dans les gardes de sa sainteté : il y fit bientôt admirer son adresse dans les exercices militaires, et son exactitude à remplir ses devoirs : son mérite personnel, plus encore que les liens du sang, lui attira l'amitié de Dominique Doria. André n'auroit pas tardé à arriver

au grade d'officier, mais Innocent VIII mourut : l'exaltation d'Alexandre VI causa des troubles à Rome qui déplurent à André Doria : il résolut d'aller chercher du service ailleurs ; se rendit à la cour du duc d'Urbin, qu'on regardoit alors comme une école pour la jeune noblesse qui se destinoit à l'état militaire : mais son parent lui représenta qu'il lui seroit difficile de se signaler au service d'un prince qui n'étoit presque jamais en guerre, et lui conseilla de passer à celui du roi d'Arragon qui avoit envahi le royaume de Naples, et étoit obligé d'avoir toujours les armes à la main pour le conserver. Alphonse, duc de Calabre, qui étoit général des

troupes de Ferdinand - l'Ancien, ne tarda pas à connoître le mérite d'André Doria : il le fit capitaine d'une compagnie de cuirassiers. Alphonse II, fils et successeur de Ferdinand-l'Ancien, lui confia le commandement d'un détachement des troupes qu'il envoya contre Ludovic Sforce qui vouloit s'emparer du duché de Milan. André Doria montra dans cette expédition tant de valeur et de prudence, qu'il gagna la confiance entiere d'Alphonse. Il avoit lieu d'espérer qu'il arriveroit aux dignités, aux honneurs auxquels il aspiroit : mais la fortune déconcerta, pour cette fois, ses projets. Charles VIII, roi de France, entra en Italie à la tête d'une nombreuse armée,

et, malgré les efforts d'Alphonse, conquit le royaume de Naples. Cet infortuné monarque, voyant que tout le monde se tournoit du côté du vainqueur, se retira en Sicile (1). De tous ses officiers, de tous ses favoris, André Doria fut le seul qui lui resta fidele dans son malheur. Il l'accompagna jusque sur le port; se proposoit même de le suivre en Sicile; mais Alphonse, pénétré d'estime et de reconnoissance pour ce fidele ami, lui dit, en versant des larmes. « Doria, n'allez pas plus loin; pour récompenser vos talens et vos vertus, il faut un roi plus heureux que moi. Adieu Doria :

(1) Id. ibid.

mon malheur est au comble; je perds un trône, et ne puis conserver un ami tel que vous.»

Voyant que toute l'Italie étoit en combustion, que les guerres civiles et les guerres étrangeres dévastoient ce beau pays, il résolut de s'en éloigner, jusqu'à ce que le calme y fût rétabli, et qu'il y eût une forme de gouvernement solide. Il se rendit à Jérusalem pour visiter les saints lieux où s'est accompli le mystere de la rédemption; y reçut la communion des mains des prêtres qui desservoient le Saint-Sépulcre. Après qu'il eut fait ses dévotions, ils le firent chevalier de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, qu'on appelle aujourd'hui l'ordre de Malthe.

L'objet de son voyage étant rempli, il partit pour l'Italie ; y arriva dans le tems que Ferdinand II, fils d'Alphonse II, cherchoit à profiter de la retraite précipitée de Charles VIII, pour recouvrer le royaume de Naples. Le grand Gonsalve de Cordoue, que le roi d'Espagne avoit envoyé à son secours, s'étoit déja rendu maître de Naples et de tout le pays qui se trouve entre cette ville et le Garillan ; poursuivoit avec acharnement Jean de la Rovere ou Roverejo qui étoit demeuré attaché au roi de France, et tenoit plusieurs villes en son nom. C'étoit en 1495.

(1) Doria crut qu'il devoit plus

(1) Id. ibid.

à ce dernier qu'aux princes d'Arragon dont il n'étoit point né sujet. Jean de Roverejo étoit d'une famille qui avoit toujours été liée avec celle de Doria ; il lui avoit personnellement rendu de grands services lorsqu'il étoit à la cour du duc d'Urbin. Enfin, Roverejo avoit sauvé son frere David Doria d'un très-grand danger. La tempête poussa un jour dans le port d'Ancone un vaisseau que celui-ci montoit ; on le prit pour un corsaire; on le mit en prison; on saisit son vaisseau. En vain, David Doria démandoit à se justifier, imploroit le secours des magistrats, l'argent des fermiers de l'amirauté empêchoit que ses plaintes ne leur parvinssent, ou plutôt

plutôt les empêchoit de les écouter. Jean de Roverejo, instruit de son malheur, s'adressa au pape et lui fit rendre justice. André Doria résolut donc de marcher au secours de Roverejo : il arma à ses dépens, vingt-cinq cavaliers ; se mit à leur tête ; alla le joindre ; lui dit en l'abordant, qu'il venoit le secourir, ou mourir avec lui. La Roverejo, qui avoit remarqué ses talens lorsqu'il servoit sous Ferdinand I, le reçut avec joie et lui confia le soin de défendre la forteresse de la *Rocca-Guillelma*. Dans cette défense, André Doria déploya tous les talens militaires qu'on auroit pu attendre d'un officier expérimenté. Il commença par faire réparer toutes les fortifica-

tions de la place; fit dévaster toute la campagne des environs; mit des détachemens en embuscade pour enlever les provisions que l'on conduisoit au camp ennemi; répandit dans la campagne des camps volans pour surprendre les fourageurs.

Gonsalve, pour arrêter les pertes que lui causoit la garnison de Rocca-Guillelma, résolut d'assiéger cette place. Doria, informé de son projet, fit prendre les armes aux habitans de la place; fit venir deux cents paysans qu'il enrôla; envoya des hommes habiles et adroits pour examiner les mouvemens de l'ennemi. Ils découvrirent que Gonsalve devoit envoyer, une nuit désignée, un ingénieur

espagnol pour examiner la situation de la ville et l'état de ses fortifications. Doria mit des embuscades sur la route qu'il devoit tenir, et le fit enlever. Cet ingénieur lui ayant assuré que Gonsalve avoit réellement pris la résolution d'attaquer la place, il imagina un stratagême pour connoître tous ses projets. Il s'adressa à trois soldats gascons, dont il connoissoit la fidélité et l'intelligence, et qui, étant voisins de l'Espagne, savoient très-bien parler la langue de ce pays; leur dit de se rendre au camp ennemi comme déserteurs; de se faire enrôler dans les troupes espagnoles; d'écouter avec attention tout ce qu'on diroit; de tâcher de découvrir les projets du

général ; de l'avertir quand il leveroit son camp, quand il seroit arrivé au village de S. Germain, quand il approcheroit de la ville, enfin par quel endroit il se proposeroit de l'attaquer. Alors il fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour soutenir le siége ; fit faire des pallissades ; environna les murailles d'un fossé profond ; mit des sentinelles aux portes, et des troupes sur les murailles ; fit fortifier les endroits qui lui parurent foibles : étant exactement averti, par ses trois espions, de tout ce qui se passoit dans l'armée ennemie, il savoit prendre les précautions nécessaires pour se défendre. Il apprit que les habitans avoient envoyé deux des princi-

paux citoyens de la ville à Gonsalve, pour lui représenter qu'ils ne pouvoient lui livrer la place qui étoit occupée par les François, et soumise à Doria; qu'ils n'étoient pas complices de la résistance qu'on alloit faire, et le prier de ne pas livrer la ville au pillage lorsqu'il s'en seroit rendu maître. Doria, croyant qu'il étoit nécessaire de faire un exemple, fit prendre les deux citoyens qui étoient allés au camp de l'ennemi; exigea qu'on lui donnât pour ôtages dix des principaux citoyens qui lui répondroient de la conduite des autres.

Gonsalve avançoit toujours vers la place : sitôt qu'il fut arrivé, il dirigea ses batteries du côté qui lui parut le plus foible; fit tirer tant

de coups de canon contre les murailles, qu'il en abattit une partie. Alors, il ordonna de monter à l'assaut : mais André Doria se présenta à la tête de la garnison ; fit les fonctions de général et de soldat. Il ordonna d'avancer une piéce de canon ; la fit charger de pierres ; tira sur l'ennemi, lui tua un si grand nombre de soldats qu'il le forçat de se retirer. Le soir même les François et les Espagnols convinrent d'une suspension d'armes ; Gonsalve la fit publier dans son camp : les François la firent publier dans la ville. Les conditions étoient que pendant qu'elle dureroit, chacun resteroit en possession de ce qu'ils occuperoient au moment où on la pu-

blieroit. Les François resterent maîtres de la citadelle, de la ville et d'un fauxbourg : les Espanols en conserverent un qu'ils avoient pris, et qui n'étoit défendu que par quelques moulins.

Dans la défense de cette ville, Doria avoit fait autant admirer ses talens des ennemis que des François mêmes. Il avoit marqué tant de douceur et d'affabilité aux officiers que Gonsalve avoit envoyés lui porter les conditions de la suspension d'armes, qu'ils se réunirent tous pour faire son éloge. Gonsalve conçut le desir de le voir et de converser avec lui : il l'envoya inviter à passer dans son camp. Doria s'y rendit sans gardes ; avec une noble simplicité qui

força les Espagnols à l'admirer. Gonsalve, après lui avoir fait les politesses qu'il croyoit être dues à un homme de son mérite, lui demanda, avec un air de franchise, s'il ne pensoit pas qu'on auroit dû attaquer la ville par un autre endroit, pour s'en rendre maître. Doria lui répondit qu'il ne croyoit pas qu'on pût faire mieux que ce qu'avoit fait un aussi grand général que lui. Gonsalve repliqua : " Je ne vous demande pas des complimens, je vous prie seulement de me dire, de bonne foi, ce que vous pensez sur la manierre avec laquelle nous avons attaqué votre ville, et vous promets que je n'en tirerai aucun avantage contr'elle. Doria lui dit ;

sur la parole que vous me donnez, grand prince, je vais m'expliquer avec franchise. Je crois que vous auriez mieux réussi en formant votre attaque du côté des oliviers : les assiégés auroient été tout à découvert et n'auroient pu résister long-tems. „ Gonsalve fit venir le commandant de son artillerie, lui dit : " Avant de commencer le siége de Rocca-Guillelma, où ai-je proposé de placer l'artillerie ? „ Le commandant de l'artillerie lui répondit ; " dans les oliviers. C'est aussi le sentiment de Doria, reprit Gonsalve.

Ce général fit à Doria toutes sortes de politesses et lui marqua beaucoup d'amitié. Pendant qu'ils conversoient ensemble, on vit un

soldat tout effrayé s'élancer dans la tente de Gonsalve, et un capitaine espagnol qui le poursuivoit l'épée dans les reins, en criant: " traître, il faut que tu périsses. „ Ce soldat étoit un des trois Gascons que Doria avoit envoyés dans l'armée espagnole, et qu'on avoit découvert. Gonsalve, voulant combler Doria d'honnêtetés, affecta de ne pas faire attention au crime du coupable, pour ne songer qu'à l'insolence de l'officier qui osoit poursuivre l'épée à la main un homme qui se réfugioit dans sa tente, comme dans un asyle assuré: il le cassa, proposa ensuite à Doria d'entrer au service du roi d'Espagne, lui assure qu'il le feroit, sur-le-champ, capitaine général de la

cavalerie légére. Doria lui répondit qu'il sentoit tout le prix de son offre, mais que son devoir ne lui permettoit pas de l'accepter, sans le consentement de Roverejo, aux ordres duquel il s'étoit soumis. Gonsalve, n'ayant rien à repliquer à une réponse aussi sage, lui demanda, à titre de bienfait, la berté de cet ingénieur espagnol qu'on avoit pris aux environs de la ville, ajoutant qu'il paieroit sa rançon. Doria lui répondit avec ce ton de douceur qui lui étoit naturelle ; « Je me suis fait une loi d'accorder aux hommes honnêtes ce qu'ils me demandent ; je ne la suivrai jamais avec autant de plaisir que dans ce moment. Votre ingénieur est libre, et la satisfac-

tion que je goûte à vous obliger sera le prix de sa rançon. „ Gonsalve, frappé d'admiration, lui dit : “ Doria demandez ce que vous croirez digne de moi pour être accordé, et digne de vous pour être accepté ; vous serez à l'instant satisfait. Doria lui répondit : il seroit digne de la magnanimité du grand Gonsalve de commander aux Espagnols d'évacuer le fauxbourg dont ils se sont rendus maîtres, ce qui gêne beaucoup les habitans. Je l'accorde à votre vertu, » reprit Gonsalve. Aussitôt il ordonna aux Espagnols d'évacuer ce fauxbourg. L'histoire est bien intéressante, lorsqu'elle présente de semblables traits. Doria avoit conçu une si haute idée de

Gonsalve

Gonsalve, qu'il auroit consenti de servir sous lui, si son honneur lui avoit permis d'abandonner Jean de Roverejo qui étoit alors dans l'embarras. Il l'alla trouver, lui raconta ce qui s'étoit passé entre Gonsalve et lui. Roverejo le conjura, au nom de leur amitié mutuelle, de rester attaché au parti des François; mais Charles VIII évacua entiérement l'Italie; alors Roverejo et lui entrerent au service de Ludovic Sforce, duc de Milan : mais ils n'y resterent pas long-tems; Roverejo mourut. Il avoit tant de confiance en la probité d'André Doria, que, se voyant près de sa fin, il le nomma tuteur de son fils François-Marie de Roverejo, qui étoit en bas âge. Do-

ria remplit ses intentions même au-delà de ses espérances : il oublia, pour ainsi dire, ses intérêts personnels, pour ne songer qu'à ceux de son pupille (1). Par sa fermeté et sa prudence, il le déroba au danger le plus pressant, aussi-bien que Jeanne sa mere, qui étoit fille de Fréderic de Monte-Feltro, duc d'Urbin. César Borgia, fils naturel du pape Alexandre VI, appuyé de l'autorité de son pere, avoit levé une puissante armée pour envahir l'Italie. Il s'étoit déja emparé d'une partie de l'état ecclésiastique, avoit soumis le duché d'Urbin, menaçoit la ville de Sénigagia, où la mere et le fils fai-

(1) Id. ibid.

soient leur résidence, comme dans le chef-lieu de leur seigneurie. Doria s'y rendit promptement : trouvant que les murailles de cette ville étoient en mauvais état, il songea d'abord à sauver la mere et l'enfant, fit mettre l'enfant dans un bateau, chargea des gens de confiance de le conduire promptement à Venise. Il se proposoit de mettre la mere dans un vaisseau, avec ses plus précieux effets; mais une violente tempête qui survint lui fit changer d'idée. Il lui conseilla de s'habiller en homme, pour n'être pas reconnu des soldats de César Borgia qui étoient répandus dans le pays; de monter à cheval, de se rendre à Florence; de passer de là à Gênes, parce qu'elle

seroit auprès de son beau-frere le cardinal Julien de Roverejo qui étoit à Savonne. Il ne tarda pas à la suivre : cette veuve infortunée éprouva bientôt qu'elle avoit besoin de sa présence et de ses conseils. Le cardinal Julien conçut le projet de profiter de la conjoncture pour s'emparer des biens que son neveu possédoit dans le royaume de Naple. Pour cet effet, il envoya un homme de confiance demander à la mere de ce jeune orphelin la concession entiere de Sénigaglia et des autres forteresses qui avoient appartenu à son frere, sous prétexte qu'il sauroit mieux les garantir des invasions de César Borgia, qu'une veuve qui étoit dépourvue de toute espece de se-

cours. Cette femme sentit combien elle seroit imprudente d'exposer tout son bien et celui de son fils à la discrétion d'un homme dont la bonne foi lui étoit suspecte : mais elle ne voulut pas faire de réponse, avant d'avoir consulté André Doria. Il lui conseilla de dire à l'envoyé de son beau-frere qu'elle ne se dépoulleroit point d'un bien sur lequel sa dot étoit affectée ; qu'elle ne pouvoit d'ailleurs disposer de ce qui appartenoit à son fils ; enfin de retourner promptement à Sénigaglia et de prendre toutes les précautions nécessaires pour s'opposer à la cupidité du cardinal Julien, qui pourroit lui devenir plus funeste encore que celle de César Borgia.

Elle ne tarda pas à connoître combien ce conseil étoit sage. Julien donna des sommes considérables à son confident, lui ordonna de se rendre promptement à Sénigaglia, de tâcher, à force de présens, de corrompre les habitans et de les engager à le reconnoître pour leur souverain : mais Doria avoit eu la précaution de procurer à la princesse Jeanne une tartane très-prompte à la course, ce qui fut cause qu'elle arriva à Sénigaglia avant le confident du cardinal Julien, et eut le tems de disposer les esprits en sa faveur.

Cet homme fut étonné de l'activité de la princesse : mais il ne se déconcerta pas ; il assembla plusieurs brigands, en forma une pe-

tite armée, publia un manifeste de la part du cardinal Julien, chercha à séduire le gouverneur de la ville. Cet officier connoissoit son devoir et y étoit trop attaché pour se livrer à une pareille trahison. Il répondit à l'agent du cardinal qu'il consentiroit seulement à lui faire avoir en entretien avec la princesse : il l'accepta. Jeanne le reçut avec un air de fierté mêlé d'indignation ; lui dit : « Qui vous autorise à venir dans ma ville, les armes à la main ? Quel droit le cardinal Julien a-t-il sur mon bien et sur celui de mon fils ? il est l'oppresseur d'une veuve et d'un orphelin, dont il devroit être le protecteur. Je trouverai des hommes assez généreux pour prendre ma

défense contre lui, pour nous servir de bouclier à mon fils et à moi, contre les coups qu'il veut nous porter; sortez. » On ne peut assez admirer la prudence et la fermeté avec laquelle Doria se conduisit, pour défendre la veuve et le fils de son ami. Il encourut l'indignation du cardignal Julien qui ne lui pardonna pas d'avoir fait échouer les complots qu'il tramoit contre sa belle-sœur et son neveu. Quelques mois après, ce cardinal fut élevé à la papauté et prit le nom de Jules II : la princesse Jeanne crut qu'il étoit de son devoir d'aller à Rome, pour lui en faire compliment : elle pria Doria de l'y accompagner. Doria étoit persuadé que ce nouveau pape mettroit bas

tout ressentiment. Il se trompa : Jules II les reçut si mal qu'ils sortirent promptement de Rome : Jeanne se rendit à Sénigaglia, Doria alla à Gênes, qui étoit alors soumise à Louis XII, roi de France. C'étoit en 1503.

Il étoit d'un caractere trop actif pour rester dans l'inaction ; il demanda à passer en Corse avec son parent Dominique Doria, qu'on envoyoit contre Rinutio Della Rocca qui avoit engagé les habitans de cette île à se soulever contre les Génois auxquels ils étoient soumis. Dans une action, il tua de sa main le fils de Rinutio qui passoit pour très-brave et très-vigoureux. Cette mort déconcerta les Corses : ils se soumirent. Ces

insulaires s'étant encore révoltés sous les ordres de Rinutio pere, Doria repassa dans leur île, les battit encore, força Rinutio d'en sortir, et remit la Corse sous la domination des Génois.

Le pape Jules II, les Vénitiens et le roi d'Espagne voyoient avec inquiétude les progrès rapides que les François faisoient en Italie : ils se liguerent contr'eux, fournirent des secours à Jean Frégose qui s'empara de Gênes et se fit proclamer doge. Les Génois résolurent alors de rétablir leur marine, dont ils sentoient l'utilité, et d'en donner le commandement à un homme qui fût digne de leur confiance à cet égard. On jeta les yeux sur André Doria : mais il

refusa l'honneur qu'on vouloit lui faire, disant qu'il n'avoit aucune expérience dans l'art de la marine. Il céda cependant aux instances des magistrats qui lui disoient qu'il n'y avoit rien au-dessus d'un homme qui possédoit autant de talens que lui. Il ne tarda effectivement pas à leur prouver que leur opinion étoit fondée. Jean Frégose assiégea le fort de la Lanterne, que Louis XII, roi de France, avoit fait construire, et qui étoit la seule place que les François possédoient encore dans l'état de Gênes. La garnison résistoit avec un courage héroïque : mais les vivres et les munitions de guerre commençoient à lui manquer, et on espéroit qu'elle se rendroit en

peu, lorsqu'on vit paroître tout-à-coup un vaisseau de charge rempli de munitions de toutes especes. A la vue de Gênes, il déploya toutes ses voiles, arbora pavillon génois. Etant poussé par un vent favorable, il passa au milieu de la flotte génoise, aborda contre la citadelle. Aussi-tôt l'équipage l'attacha avec des cables sur un endroit que commandoit le fort et se mit en devoir d'en tirer les provisions pour les porter aux assiégés. Les habitans de Gênes furent consternés de voir qu'après un siége de plusieurs mois, ils ne pourroient venir à bout de prendre la place, puisqu'elle alloit recevoir des vivres, des munitions de guerre et du renfort.

André Doria se présenta sur le port, dit qu'avec du courage et de la vigueur on pourroit arrêter le mal qu'on craignoit. Il assembla trois cents hommes d'élite, les fit monter avec lui sur un vaisseau, brava la mousqueterie et le canon des assiégés, aborda le vaisseau françois, coupa les cables qui le tenoient attaché, y jeta les grapins, l'amena dans le port de Gênes. Comme les assiégés tiroient continuellement sur lui et sur sa troupe, un boulet de canon porta sur son vaisseau, en fit sauter un éclat de bois qui l'attrappa, le blessa, au point qu'il resta sans connoissance pendant plus d'une heure. La garnison du fort de la Lanterne continua à se défendre

et donna le tems aux François de la secourir. Louis XII envoya une nouvelle armée en Italie ; alors les Adorno qui tenoient son parti dans Gênes, reprirent courage, et le doge Jean Frégose fut obligé de se sauver. André Doria le fit mettre dans une galere et le conduisit, avec une diligence incroyable, à Spétia. Antoine Adorno se fit alors déclarer gouverneur de Gênes pour Louis XII : mais les François, ayant été battus à Novare, perdirent presque tout ce qu'ils possédoient en Italie : Antoine Adorno, voyant qu'ils l'abandonnoient, sortit à son tour de Gênes. Octavien Frégose profita de la conjoncture pour se faire proclamer doge : on ne rappela pas

Jean, parce qu'on le croyoit complice de l'assassinat de Jérôme Flise, citoyen notable de Gênes.

(1) Le nouveau doge assiégea encore les François qui étoient dans le fort de la Lanterne. Pendant qu'il y étoit occupé, les Adorno et les Fiesques rentrerent dans la ville à la tête de quelques troupes, tâcherent de se rendre maîtres du palais; mais le doge les battit et les fit prisonniers. François I étant monté sur le trône de France, conçut le projet de conquérir le Milanois. L'empereur et le roi d'Espagne formerent contre lui une ligue dans laquelle entrerent les Suisses et le

(1) Puffendorf, art. de Gênes.

duc de Milan. Ils voulurent engager Octavien Frégose à suivre le même parti, mais il portoit une haine si implacable au duc de Milan, qu'il aima mieux se déclarer en faveur des François quoiqu'il eût toujours conservé de l'éloignement pour eux, et fit rentrer Gênes sous la domination de leur roi qui le nomma gouverneur de la république.

Voilà l'état dans lequel se trouvoit Gênes, lorsqu'André Doria fut nommé général des galeres de la république, pour aller faire la guerre aux corsaires d'Afrique qui ravageoient toutes les côtes de l'Italie. Les Frégoses qui connoissoient ses talents, craignoient qu'il n'acquît dans cette expédition une

gloire capable de lui donner un crédit trop étendu sur l'esprit du peuple ; ils firent tous leurs efforts pour empêcher qu'il n'en fût chargé, même pour lui faire ôter la dignité de général des galeres de la république : mais les citoyens de Gênes avoient en lui une si grande confiance, qu'ils le proclamerent encore, et d'une voix unanime, général de leurs galeres, et se cotiserent pour lui fournir ce qui lui étoit nécessaire. Il partit avec deux galeres à trois rangs de rames, en prit sur les corsaires une de pareil nombre et richement chargée ; peu après il se rendit maître de trois brigantins ; se servit des matériaux pour en construire une ; et prit peu après deux

autres, ce qui forma une flotte de six galeres. Il vendit les marchandises qui se trouverent dans les galeres ennemies, et en tira des sommes immenses.

Son nom avoit déja jeté l'épouvante parmi les corsaires; on n'en voyoit plus paroître sur ces parages. Doria s'affligeoit de ne plus trouver d'occasion de signaler sa valeur et de cueillir des lauriers, lorsqu'on lui annonça qu'un corsaire, nommé Cadolin, parcouroit la mer de Toscane avec huit galeres à trois rangs de rames, et enlevoit tous les vaisseaux qui y passoient. Il résolut d'aller l'attaquer, espérant que son courage et celui des siens suppléeroit au nombre: mais il se trouva un in-

convénient dans sa flotte. Les deux galeres que la répubiique de Gênes lui avoit fournies alloient moins vîte que les quatre autres, parce que les rameurs qu'on y avoit mis n'étoient pas au fait de cette manœuvre. Il les fit remorquer par deux de ses prises que commandoit Philippin Doria, son neveu, et avança avec les deux autres vers l'endroit où on lui avoit dit qu'il trouveroit Cadolin. Il l'apperçut effectivement aux environs de l'île de Planouse. Cadolin, de son côté, l'apperçut et se prépara à l'attaquer. Doria sentit son infériorité et le danger auquel il étoit exposé, il ne voulut cependant pas que sa fuite augmentât la réputation et la hardiesse du cor-

saire ; mit ses vaisseaux en panne. Cadolin, se regardant comme sûr de la victoire, avança sur lui à force de rames, le joignit, lui livra combat. Doria se défendit avec un courage qui tenoit du désespoir : la nécessité de repousser tous les coups qui lui étoient portés à la fois, commençoit à le fatiguer : mais Philippin Doria arriva à son secours avec les deux galeres qu'il commandoit. Le bruit du canon l'avoit averti qu'André étoit aux prises avec Cadolin : aussi-tôt il avoit lâché les deux galeres qu'il remorquoit, s'étoit hâté d'aller à l'endroit où il entendoit le bruit. Son arrivée ranima les espérances d'André : le combat recommença avec acharne-

ment, et on perdoit beaucoup de monde de part et d'autre. André Doria fut blessé au bras; quoique la blessure ne fût pas dangereuse, la douleur le força cependant de quitter le combat : mais lorsqu'elle fut appaisée et qu'il eut été pansé, il reprit son poste. Ce fut dans ce moment qu'arriverent les deux galeres qu'on avoit été obligé de remorquer. Leurs équipages étant frais, ils combattirent avec une vigueur qui ranima celle des autres, et déconcerta les ennemis : ils furent enfin obligés de se rendre, à l'exception de deux galeres qui avoient pris le large vers la fin du combat. Les six autres resterent au pouvoir de Doria. Le bruit de cette victoire se répandit

dans toute l'Europe, rendit le nom de Doria célebre, parce que Cadolin passoit pour le plus redoutable corsaire de son tems.

On peut sentir quelle fut la joie des habitans de Gênes, lorsqu'ils virent Doria rentrer avec douze vaisseaux dans leur port, d'où il n'étoit sorti quelque tems auparavant qu'avec deux : mais les troubles qui agiterent sa patrie peu de tems après, lui déplurent au point qu'il en sortit avec plusieurs personnes de marque qui se rendirent avec lui à Monaco. Il fit proposer à François I d'entrer à son service avec ses douze galeres, s'il vouloit lui accorder des conditions avantageuses. Le monarque avoit entendu vanter ses talens; il

reçut sa proposition avec joie, le fit général de ses galeres. Il lui confia une flotte composée de vaisseaux très-bien construits pour le tems et remplis de soldats qui étoient accoutumés à se battre sur mer comme sur terre. Doria partit pour les côtes de Provence que la flotte de Charles-Quint ravageoit; la battit, coula plusieurs vaisseaux à fond, s'empara de plusieurs autres, et se trouva en état, par ses prises, de sudoyer ses soldats et ses matelots, sans qu'il en coûtât à François; ce qui fit d'autant plus de plaisir à ce monarque qu'il étoit fort embarrassé pour avoir de l'argent.

(1) Après cette glorieuse expé-

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 2.

dition, il proposa au roi d'aller au secours de l'île de Rodes que Soliman II, empereur des Turcs, assiégeoit : mais François sentit que son intérêt demandoit qu'il employât plutôt ses forces contre Charles-Quint qui étoit son ennemi personnel, que contre Soliman. Il ne tarda effectivement pas à éprouver qu'il avoit besoin, pour lui-même, de la valeur de Doria. L'empereur avoit envie de prendre Marseille, afin d'avoir un port en Provence, comme le roi d'Angleterre en avoit un en Picardie. Il chargea le duc de Bourbon, qui avoit alors quitté la France, de faire le siége de cette place. Ce prince rebelle espéroit que la prise de Marseille seroit la premiere vengeance

geance qu'il exerceroit contre son roi. On lui entendit dire : « Trois coups de canon ameneront ces timides bourgeois à mes pieds, les clefs à la main et la corde au cou. » Il fut trompé de son attente. On fortifia la ville avec une promptitude incroyable : les soldats et les habitans s'excitoient mutuellement à combattre. Les femmes mêmes, oubliant la foiblesse de leur sexe, bravoient les dangers, essuyoient les plus pénibles fatigues : elles firent elles-mêmes du côté de l'attaque une tranchée qu'on appela *la tranchée des dames*. Le prince avoit fait bloquer le port par une flotte de dix-huit galeres. François I en confia dix à Doria, et le chargea d'aller jeter

du secours dans cette ville. Il sut si bien profiter du vent, qu'il arriva sur la flotte impériale dans le moment qu'elle s'y attendoit le moins, l'attaqua, la mit en fuite, jeta du secours dans Marseille, ce qui obligea les impériaux à lever le siége. Doria venoit de donner des preuves de sa valeur, le hazard lui fournit presqu'au même instant, une occasion d'en donner de sa générosité et de sa grandeur d'ame. Philibert, prince d'Orange, étoit parti d'Espagne sur un brigantin, pour venir joindre l'armée impériale devant Marseille : il rencontra la flotte de Doria et l'aborda, croyant que c'étoit celle de l'empereur. Lorsqu'il eut connu sa méprise, il offrit une somme consi-

dérable pour sa rançon ; mais Doria ne voulut pas la recevoir et l'envoya au roi de France, qui lui rendit la liberté sans rançon. Peu de tems après, Doria attaqua Varagio qui lui ouvrit ses portes. Hugues de Moncade, alors amiral de l'empereur, sortit de Gênes avec trois mille hommes pour reprendre Varagio, et fit dresser ses batteries contre les murailles. Doria, qui étoit à peine en pleine mer, entendit le bruit du canon, revint sur ses pas. Le bruit seul de son arrivée intimida les ennemis au point qu'ils prirent sur-le-champ la fuite. Moncade, ignorant ce qui causoit cette fuite précipitée, resta dans l'étonnement. Les troupes de Doria qui avoient

mis promptement pied à terre, l'environnerent et le firent prisonnier avec plusieurs officiers.

(1) Ayant appris le malheur arrivé aux François par la perte de la bataille de Pavie et la captivité de leur roi, il chercha à leur rendre tous les services qui dépendoient de lui; se rendit au port de San-Stefano, reçut dans ses vaisseaux une partie des débris de leur armée que conduisoit Jean Stuart, duc d'Albanie; les transporta en Provence. En revenant, il rencontra la flotte impériale qui emmenoit François I captif en Espagne. Les Espagnols lui proposerent de les escorter; mais il refusa et ne le

(1) Ibid.

fit qu'à la priere du roi même. Varillas prétend que Doria fit quelques mouvemens qui annonçoient qu'il avoit intention de livrer combat à la flotte espagnole, pour délivrer le roi de France; que Lannoi lui envoya dire que s'il ne se retiroit, il le forceroit de se porter aux dernieres extrêmités contre son prisonnier; que Doria continua ses préparatifs; que le roi parut sur une galere, lui commanda lui-même de se retirer; que Doria n'obéit qu'avec dépit. L'auteur de l'histoire nouvelle de François I, regarde ce fait comme fabuleux. Il n'est cependant pas hors de vraisemblance. Doria retourna en France; mais, voyant que les ministres, jaloux de sa gloire, le regardoient

de mauvais œil, qu'on ne payoit pas même la solde à ses soldats et à ses matelots, il résolut de quitter le service de France, fit faire des représentations au roi, qui lui permit de veiller à ses intérêts, et exigea de lui qu'il promît de rentrer à son service, lorsque les choses auroient changé de face.

Charles-Quint fit faire des propositions avantageuses à Doria pour l'engager à prendre le commandement de ses forces navales; mais ce grand homme ne vouloit pas servir l'ennemi d'un prince malheureux. Il accepta celles du pape Clément VII qui le nomma général de ses galeres, lui donna trente mille écus de pension, et

le chargea de garder les côtes de son Etat contre les ravages que la flotte de l'empereur pourroit y faire.

Presque toutes les puissances de l'Italie formerent une ligue contre l'empereur, dont les succès excitoient l'ambition. François I se hâta d'entrer dans cette ligue lorsqu'il fut sorti de la captivité : mais la diversité d'opinions, d'intérêts, empêcha qu'elle n'eût les suites qu'on pouvoit en espérer. Charles de Bourbon, qui conduisoit l'armée impériale, entra sur les terres du pape, les ravagea sans trouver d'obstacle, avança jusqu'à Rome qu'il assiéga. Il fut tué au premier assaut ; mais Philibert ; dernier prince d'Orange, de la maison de Châlons, se chargea du comman-

dement de l'armée, continua le siége, prit Rome, la mit à sac, assiéga le château Saint-Ange où le pape s'étoit retiré. La suite n'est pas de notre sujet.

L'empereur et le roi de France, voyant que le pape n'étoit pas en état de payer à Doria la pension qu'il lui avoit promise, et que celui-ci ne pouvoit entretenir sa flotte qui étoit alors de huit galeres à trois rangs de rames, sans le secours de quelque puissance, lui firent proposer chacun de son côté, d'entrer à leur service. Il aima mieux prendre le parti d'un roi pour lequel il avoit déja porté les armes, et qu'il estimoit, que celui d'un ambitieux qui sembloit vouloir asservir toute l'Italie. Fran-

çois I le nomma encore général de ses galeres, et lui donna trente-six mille écus d'appointemens.

(1) Doria se rendit à Marseille, prit six galeres qu'il y trouva, les joignit aux huit qui lui appartenoient; alla bloquer le port de Gênes où commandoient alors les Adornos pour Charles-Quint. Il garda si bien l'entrée de ce port que la ville fut bientôt réduite à la famine. Le maréchal de Lautrec, qui commandoit une armée que le roi de France avoit envoyée au secours de la ligue, chargea César Frégose d'aller, avec un détachement considérable, bloquer la ville de Gênes par terre.

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 3.

Les Ardono s'étoient emparés du port Dauphin qui est à peu de distance de la ville ; y avoient mis une garnison de troupes de terre, et des galeres bien armées, pour garder des vaisseaux chargés de bled qui y étoient arrivés, et qui n'attendoient qu'un vent favorable pour entrer dans le port de Gênes. Antoine Ardono, alors doge de Gênes, sous la protection de l'empereur, craignant que Doria n'attaquât la flotte qui étoit dans le port Dauphin, y envoya Augustin Spinola avec une partie de la garnison de Gênes ; lui ordonna de prendre sa route par les montagnes pour éviter César Frégose qui étoit campé aux environs de Gênes. André Doria, voyant Spi-

nola sur les hauteurs, se douta de son projet, fit descendre à terre une partie des troupes qui étoient dans ses vaisseaux, en donna le commandement à Philippin, son neveu; mais Spinola le battit, le fit même prisonnier : cet échec déconcertoit les projets d'André Doria; mais César Frégose, instruit que la ville de Gênes étoit dégarnie de troupes, fit des préparatifs pour en faire le siége. Antoine Adorno sentit le danger qui le menaçoit : il rappela promptement Spinola. Alors Doria attaqua la flotte ennemie, la prit toute, à l'exception d'une seule galere à trois rangs de rames, et d'un vaisseau de charge. Il entra ensuite dans le port de Gênes, pour l'as-

siéger par mer, pendant que César Frégose la pressoit par terre. Adorno ordonna à Spinola de faire une sortie; mais il fut battu et fait prisonnier: on l'échangea avec Philippin, neveu de Doria. Antoine Adorno, voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, et craignant d'essuyer un mauvais traitement de la part des vainqueurs, livra la ville. Le maréchal de Lautrec en fit prendre possession au nom du roi de France par Théodore Trivulce, et l'en nomma gouverneur.

(1) On peut dire que Doria avoit combattu contre Gênes pour Gênes même. Il vouloit la délivrer

(1) Id. ibid.

de

de l'esclavage dans lequel les Adorno la tenoient au nom de l'empereur. Sa conduite à l'égard des citoyens pendant qu'il bloquoit le port, prouve qu'il n'avoit nullement envie de leur faire du mal. Il tenoit ses soldats et ses matelots dans la plus exacte discipline : craignant qu'ils ne se répandissent dans la campagne et qu'ils n'y fissent du dégat ; il ne leur permettoit pas de s'écarter du port quand ils sortoient des vaisseaux pour prendre l'air. Les citoyens qui s'étoient retirés à leurs maisons de campagne, y jouissoient d'une tranquillité aussi parfaite qu'en tems de paix. Lorsqu'il avoit intercepté quelque vaisseau chargé de bled, il faisoit vendre ce bled et en

envoyoit l'argent à ceux à qui le vaisseau appartenoit. Lorsque la ville se fut rendue ; il eut soin d'y faire apporter des provisions de toute espece, et les donna à très-bas prix. Craignant que les boulangers ne profitassent de la conjoncture pour vendre le pain trop cher, il se fit nommer inspecteur des vivres de la ville. Ces soins fraternels lui gagnerent le cœur de tous les habitans.

(1) Doria voyant tout tranquille à Gênes, crut que le tems étoit favorable pour déclarer le mariage qu'il avoit contracté quelques années auparavant avec Pérette, fille de Gérard Usodemar, un des

(1) Ibid.

principaux citoyens de la ville de Gênes, et de la sœur du pape Innocent VIII, veuve d'Alphonse Carretto, marquis de Final. Elle joignoit à la hauteur de sa naissance, les agrémens de sa figure, les avantages de la taille, la douceur du caractere, et l'éclat de la vertu. Ses noces furent célébrées avec une pompe qui égaloit, pour ainsi dire, celle des souverains. Chacun s'empressoit de lui marquer sa joie et de lui offrir des présens. François I lui en envoya qui annonçoient sa magnificence et sa générosité : il le décora de l'ordre de S. Michel, qui étoit alors celui des rois de France. Ce fut Guillaume du Bellai Langei qui le lui conféra au nom de François.

A peine les réjouissances de ses noces étoient achevées, qu'il se mit en mer avec une flotte de trente-six galeres à trois rangs de rames, dont huit lui appartenoient. Outre ses équipages il avoit trois mille soldats françois et plusieurs Siciliens que l'empereur avoit bannis de leur pays. Son intention étoit de faire voile du côté de la Sicile, d'attaquer quelques places de cette île afin de forcer l'empereur à diviser ses troupes, et de rétablir dans leurs biens ceux qu'il avoit chassés de ce pays : mais il eut un vent contraire qui l'obligea de relâcher en Sardaigne. Il n'y resta pas longtems, parce que le mauvais air et le défaut de vivres faisoient

périr beaucoup de son monde : il retourna sur les côtes de Toscane. Lorsqu'il y fut arrivé, le sénat de Gênes lui envoya des députés pour le prier de venir dans cette ville, parce que François I proposoit de rendre à la république son ancienne liberté, et qu'on vouloit le consulter sur le parti qu'on devoit prendre dans cette conjoncture. La confiance que le sénat marquoit avoir en ses lumieres étoit trop flatteuse pour qu'il ne se rendît pas à son invitation. Avant de partir il confia le commandement de sa flotte à son neveu Philippin Doria, avec ordre d'aller croiser aux environs de Naples, et d'y attendre les ordres du maréchal de Lautrec qui

bloquoit cette place par terre. Le maréchal envoya dire à Philippin de la bloquer par mer, afin d'intercepter toutes les provisions qu'on voudroit y faire entrer. Comme la flotte que commandoit Philippin n'étoit alors composée que des huit galeres qui appartenoient à son oncle, elle ne suffisoit pas pour fermer entiérement le passage aux vaisseaux qui pourroient apporter des vivres à Naples. Les Vénitiens qui s'étoient déclarés contre l'empereur, faisoient équiper vingt galeres à trois rangs de rames pour la joindre. Moncade, vice-roi de Naples pour l'empereur, en fut averti. Il sentit qu'après la jonction de ces deux flottes, les ennemis pourroient bou-

cher entiérement le port de la ville, et empêcher qu'on n'y apportât des vivres (1). Il résolut d'attaquer la flotte de Philippin avant que cette jonction fût faite; fit équipper six galeres à trois rangs de rames, deux à deux rangs, deux petits vaisseaux à voiles, quatre chaloupes, qu'il remplit de soldats armés de fusils. Il fit mettre dans les galeres et dans les vaisseaux six cents hommes pris dans les vieilles troupes espagnoles, et deux cents Allemands, tous accoutumés à combattre sur mer comme sur terre. Croyant aller à une victoire certaine, il

(*) Sigon. ubi suprà, Belcar, l. 20, n°. 3, Mém. de du Bellay, l. 3, Guichardin, l. 19.

voulut commander la flotte. Le marquis Duguast, Ascagne Colonne, Camille Colonne, et plusieurs autres officiers de marque l'accompagnerent. La flotte, en partant du port de Naples, se rendroit droit à l'île de Caprée; elle s'y arrêta quelque tems : les officiers, les soldats et les matelots, enivrés de la joie que leur causoit l'espoir de triompher, se livrerent au vin et à la bonne chère.

Philippin, qui s'étoit retiré dans le golfe de Salerne, fut averti par un espion, du nombre de vaisseaux que commandoit Moncade, du nombre de soldats qu'il y avoit mis, de celui des officiers, de leurs noms et de leurs qualités. Il avoit hérité du courage et des

talens de Doria, s'étoit instruit à l'école de son oncle. Il se hâta de faire des préparatifs pour se défendre, même pour attaquer, si la nécessité l'y contraignoit. Il prit dans ses vaisseaux un détachement d'arquebusiers gascons, qui étoient campés sur le rivage; brisa les chaînes de tous les esclaves qu'il avoit; leur promit la liberté, même des recompenses, s'ils combattoient avec courage, et lui aidoient à remporter la victoire (1). Il mit deux de ses galeres à l'écart, ordonna à ceux qui les commandoient de ne venir au combat que quand elles verroient la victoire incertaine, parce

(1) Sigon. ibid. Brantôme, article d'André Doria.

qu'étant toutes fraîches, leurs coups seroient plus vigoureux, et la feroient pencher de son côté. Ses précautions ainsi prises, il sortit du golfe, se mit en pleine mer, pour ôter la facilité de s'enfuir à ceux qui en auroient formé le projet. La flotte de l'empereur mit aussi à la voile. Lorsqu'elle fut en présence de celle de Philippin, on assure que Hugues de Moncade demanda à Justiniani, ancien et brave officier, ce qu'il falloit faire. Justiniani lui répondit d'un ton fort sec : « Pendant qu'on étoit à Caprée, on auroit dû délibérer sur ce qu'on avoit à faire, au lieu de s'amuser à boire et à manger. Le seul parti qui reste à prendre dans ce moment, c'est de

combattre. » Aussi-tôt Moncade fit donner le signal du combat. La résistance fut égale à l'attaque : on combattit de part et d'autre avec un courage qui tenoit de la fureur. La victoire sembla d'abord se tourner du côté des Impériaux : ils prirent une galere de Philippin et en maltraiterent beaucoup une autre. Alors les deux qu'il avoit laissées en réserve vinrent à son secours, attaquerent celles de l'empereur avec tant d'impétuosité et de force qu'elles ranimerent le courage de ceux que commandoit Philippin. Il en coula bas deux des ennemis, en prit deux et mit les autres en fuite. La plupart des soldats espagnols et allemands furent tués. Presque tous les offi-

ciers périrent ou furent faits prisonniers. Moncade, qui avoit combattu avec un courage héroïque, mourut percé de coups. Le marquis Duguast, Ascagne et Camille Colonne, le prince de Salerne, etc. furent du nombre des prisonniers. Philippin les fit tous mettre sur trois galeres et les envoya à Gênes où son oncle étoit allé, comme nons l'avons vu. Les actions des grands hommes sont des leçons pour ceux qui suivent la même carriere. Philippin de cette mémorable victoire à la précaution qu'il avoit prise de laisser des vaisseaux en réserve.

Les François espéroient que cette victoire les conduiroit promptement à la conquête du royaume de

de Naples ; mais un événement imprévu fit évanouir toutes leurs espérances, et causa leur ruine dans ce pays. Les bannis de la Sicile qui avoient accompagné Doria, espérant qu'il les rétabliroit dans leurs biens, s'étoient rendus à la cour de France, l'y accusoient, de n'avoir pas voulu, par un entêtement déplacé, faire une descente dans l'île de Sicile, qu'il lui auroit été facile de soumettre. François I prêta trop facilement l'oreille à ces calomnies : il envoya le vicomte de Tours à Gênes, avec ordre d'exiger de cette ville une somme qui les dédommageât de celles qu'il avoit dépensées pour l'expédition de la Sicile, que Doria avoit fait manquer.

Doria avoit l'ame élevée : il étoit parconséquent, incapable de souffrir les humiliations. Le motif de la demande que le vicomte de Tours venoit faire à la république en étoit une pour lui. Il dit qu'il falloit désigner un jour à ce vicomte pour lui faire une réponse. Lorsqu'il fut arrivé, Doria monta à cheval avec cinquante nobles Génois, fit précéder ce corps de cavalerie par deux cents soldats à pieds; se rendit au château du gouverneur auquel il annonça la demande qu'on venoit faire aux Génois de la part du roi. Il leva ensuite la voix, dit qu'une ville que les guerres avoient épuisée d'hommes et d'argent n'étoit pas en état de fournir la somme que le roi de France

vouloit exiger d'elle. Le vicomte de Tours fut saisit d'effroi : il se hâta de sortir de la ville, se rendit à Florence d'où il écrivit au roi pour se plaindre de Doria et des Génois. Doria avoit déja reçu plusieurs mécontentemens de la France. On l'avoit averti que le roi, desirant de ravoir ses enfans qui étoient restés en ôtage à Madrid, avoit cherché à faire secrettement sa paix avec l'empereur ; qu'un des principaux articles portoit que tout seroit rétabli en Italie dans le même état qu'il étoit avant l'arrivée du maréchal de Lautrec dans ce pays. Par-là Gênes auroit rentré sous la domination d'Antoine Adorno. On avoit ajouté que le traité n'ayant pas lieu, Fran-

çois promettoit aux Génois de leur rendre la liberté, afin de leur ôter toute défiance, et de les oppimer plus facilement. La conduite des François avec les Génois autorisoit ces propos; il faisoit réparer le port et les fortifications de Savone qui étoit sous la domination de Gênes, mais sa rivale, et on voyoit que le roi se proposoit de séparer cette ville de l'état de Gênes de s'en faire un port qui lui faciliteroit l'entrée dans toute l'Italie; d'y établir un commerce considérable, principalement celui du sel. Les Génois consternés prierent André Doria d'employer son crédit auprès du roi de France pour le détourner de son projet à l'égard de Savone. Doria se hâta d'écrire

à ce monarque une lettre, a-peu-près conçue en ces termes : « Grand prince, c'est faire un mauvais usage de sa puissance que de l'employer pour renverser l'ordre des choses humaines. Gênes a toujours été la capitale de la Ligurie, et la postérité ne verra pas sans étonnement que votre majesté l'a privée de cet avantage sans aucun sujet plausible. Les Génois sentent combien vos projets à l'égard de Savone sont contraires à leurs intérêts : il vous prient tous de les abandonner, et ne point sacrifier le bien général aux vues de quelques courtisans. Je prends la liberté de joindre mes prierres aux leurs, et de vous demander cette grace pour prix des services que

j'ai rendus à la France. Si les conjonctures mettent votre majesté dans le cas d'avoir besoin d'argent, aux appointemens qui me sont dus, je joindrai quarante mille écus d'or. »

Les courtisans de François I saisirent cette occasion pour contenter la jalousie qu'ils avoient conçue contre Doria; dirent à ce prince que c'étoit une rebelle qui s'opposoit à ses volontés suprêmes. François eut le malheur de les écouter, de les croire : il ne fit point de réponse à Doria, ce qui causa un mécontentement général dans la ville de Gênes. Un envoyé du pape, chargé d'aller complimenter le roi de France sur la victoire que son armée navale avoit remportée sur

celle de l'empereur, et de passer par Gênes pour saluer Doria de la part de sa sainteté, arriva alors dans cette ville. Doria écrivit une seconde lettre à François I, pria les députés du pape de s'en charger, et de faire entendre à sa majesté que si elle persistoit dans son projet de rétablir Savone, elle s'exposeroit à perdre Gênes.

(1) Doria, voyant que François I ne daignoit pas lui répondre, et qu'il faisoit continuer les travaux de Savone, perdit à la fin patience : il alla trouver Théodore Trivulce : lui dit que les fortifications que l'on faisoit à Savone étoient contraires aux intérêts du roi et de la république de Gênes.

(1) Id. ibid.

« Ce monarque ; ajouta-t-il, se laisse conduire par des ministres imprudens et mal intentionnés. Le peuple de Gênes s'exposera à tout plutôt que de souffrir qu'on lui enleve Savone, qui, depuis un tems immémorial, est soumise à sa domination. Pour moi, je sacrifierai l'amitié du roi aux intérêts de ma patrie. Je vous prie d'en avertir ce monarque le plus promptement que vous pourrez. » Ce langage hardi, même imprudent dans une citadelle où il y avoit une forte garnison, prouve combien Doria étoit mécontent de la cour de France. Trivulce sentit de son côté qu'il seroit imprudent de pousser à bout un homme de cette importance. Il lui répondit avec dou-

ceur, qu'il ne pouvoit rien prendre sur lui, mais qu'il avertiroit le roi de ce qui se passoit; promit même de faire des représentations à sa majesté.

Un nouvel événement acheva d'aigrir Doria contre la cour de France. Le maréchal de Lautrec lui fit demander de la part du roi les principaux prisonniers que Philippin, son neveu, avoit faits à la bataille de Salerne, qu'il retenoit prisonniers chez lui, Doria répondit que, suivant le traité qu'il avoit fait avec le roi, tous les prisonniers qu'il faisoit lui appartenoient; qu'il ne seroit pas cette fois la dupe de sa complaisance comme il l'avoit été en rendant au roi Moncade et le prince d'O-

range, dont il n'avoit jamais reçu la rançon ; enfin qu'il ne céderoit pas à un autre le fruit de la victoire qu'il n'avoit remportée qu'au prix du sang de ses compatriotes. Il ajouta : « Ce n'est point la cupidité qui me guide dans cette occasion, c'est le chagrin de voir qu'on ne daigne pas écouter les prieres que je fais en faveur de ma patrie qu'on cherche à opprimer. » François I fut indigné de voir que Doria osât se permettre de tels propos, et tenir une pareille conduite à son égard. Ce prince avoit le malheur de n'être environné que de courtisans à qui les talens faisoient ombrage, qui ne lui donnoient que des conseils dictés par la passion, et n'avoit en vue ni ses intérêts

ni ceux de la France : il avoit encore celui de les écouter. Ils grossirent à ses yeux les torts de Doria, le peignirent comme un rebelle, un audacieux qu'on ne pouvoit assez punir. Le chancelier Duprat étoit lui-même à la tête de ces imprudens courtisans. (*) Du Bellay Langei, si célebre dans l'histoire de François I, par sa prudence et sa fidélité pour son roi, aimoit Doria à cause de son caractere, l'estimoit à cause de ses talens. Il apprit qu'on le sollicitoit pour abandonner la France et se tourner du côté de l'empereur, en avertit Lautrec ; lui demanda la permission d'aller à

(1) Mém. de du Bellay, l. 3, Sigon. ubi suprà, Mem. de Brant. art. d'André Doria.

la cour, pour faire connoître au roi qu'il étoit de son intérêt de conserver ce grand homme. Il passa par Gênes, alla trouver Doria, le conjura de lui ouvrir son cœur, de lui confier ses chagrins et ses projets. Doria dévoila à l'amitié ses secrets les plus cachés, et pria du Belley d'avertir la cour de France que si l'on continuoit à le traiter lui et ses compatriotes comme on faisoit, il se trouveroit forcé d'en venir aux dernieres extrémités.

Du Belley, arrivé à la cour, commença par chercher à diminuer les torts de Doria ; à calmer la colere du roi, et à lui faire sentir que, dans les conjonctures présentes, il étoit de la derniere importance pour lui de garder Doria à son service

service. Ses raisons étoient justes; mais on ne les écouta pas, et l'on décida qu'il falloit punir Doria comme un rebelle. On le déclara déchu de sa place de commandant général des galeres. On la donna à Barbesieux, et on le chargea d'aller à Marseille, d'y prendre dix galeres à trois rangs de rames, d'embarquer avec lui cinq cents soldats, de se rendre à Gênes, et de se saisir d'André Doria et de tous les captifs que son neveu avoit faits. André Doria ne tarda pas à être informé des ordres qui avoient été donnés contre lui. L'histoire ne dit point par qui. On pourroit soupçonner que ce fut par Langei qui étoit indigné de voir maltraiter ainsi ce grand homme. Il prit ses

galeres qui étoient dans le port de Gênes, s'en servit pour se rendre avec tous ses captifs à la petite ville d'Erice qui est dans l'état de Gênes. Barbesieux, qui avoit hâté ses préparatifs, arriva bientôt à Villa-Franca. Il y trouva une galere d'André Doria qui y étoit venue pour faire du bois. Il se proposa d'abord de l'attaquer, de dire au capitaine de lui livrer cette galere, qu'André Doria étoit mort, mais la réflexion l'arrêta, il senti que cette conduite avertiroit Doria de se tenir sur ses gardes. Il se rendit à Gênes, où il apprit que Doria s'étoit retiré à Erice avec ses galeres et ses prisonniers, du consentement de Trivulce et des Génois. Il envoya un Baron François qui

étoit avec lui, pour engager Doria à revenir à Gênes avec ses galeres et les prisonniers : mais Doria se douta qu'on vouloit se saisir de sa personne, il refusa de se rendre à Gênes. Barbesieux, voyant que Doria avoit pénétré son dessein, résolut d'enlever sa femme et ses enfans : mais on l'avertit qu'une pareille insulte faite à un homme généralement aimé et respecté révolteroit tout le peuple et causeroit une émeute générale : il abandonna encore ce projet et retourna à Marseille.

Le marquis Duguast et Ascagne Colonne, qui étoit toujours ses prisonniers, voyant combien la conduite du roi de France l'affligeoit, lui proposerent de retour-

ner du côté de l'empereur qui savoit récompenser le mérite : il ajouterent que son intérêt particulier et celui de la patrie le demandoient.

Doria avoit déja réfléchi sur le caractere de François I : il étoit convaincu que ce prince n'aimoit et n'écoutoit que ses courtisans ; qu'il étoit toujours prêt à leur sacrifier ses plus braves officiers : sa conduite à l'égard du connétable et de lui-même en faisoit la preuve. Il sentoit enfin qu'après lui avoir ôté ses dignités, ont pourroit chercher à lui ôter la vie ; il voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit entretenir ses galeres et leurs équipages sans le secours de quelque puissance ; il avoit fait sonder le pape à ce sujet : mais le pontife lui avoit ré-

pondu que les malheurs qu'il venoit d'essuyer le mettoient hors d'état de le secourir. Doria craignoit d'un autre côté, de se mettre entre les mains de l'empereur, dont la bonne foi lui étoit suspecte.

Son esprit étoit agité par ces réflexions ; lorsqu'on l'avertit que douze galeres de France venoient d'entrer dans le port de Naples. Il résolut de faire revenir les huit, qui, comme nous l'avons dit, lui appartenoient, fit promptement partir trois chaloupes pour porter à son neveu Philippin des lettres, par lesquelles il l'avertissoit qu'il avoit résolu de quitter le service du roi de France ; lui expliquoit les motifs qui l'y engageoient, le

prioit de lui amener ses huit galeres, d'éviter celles de France; ordonna à ceux qui conduisoient les chaloupet de prendre des routes différentes, espérant qu'une d'cntr'elles, au moins, arriveroit à sa destination. Philippin reçut ces lettres, se hâta de faire ses préparatifs, et alla joindre son oncle qui l'attendoit à Erice. Cette défection affligea le maréchal de Lautrec : il sentit qu'elle lui feroit manquer la prise de Naples; qu'elle la retarderoit au moins beaucoup. Le prince d'Orange et les autres officiers de l'empereur qui étoient dans Naples, l'apprirent avec joie; firent prier Philippin d'engager son oncle à joindre ses galeres à celles de

l'empereur, avec promesse de lui faire donner la souveraineté de Gênes et tout l'argent dont il auroit besoin.

Lautrec, qui voyoit les choses de plus près que ceux qui étoient à la cour, pouvoient mieux les juger. Il sentit combien il seroit dangereux de mécontenter Doria, de le mettre dans le cas de quitter le service de France pour entrer à celui de l'empereur. Il envoya deux officiers de marque attendre Philippin à Gaïete, pour lui représenter que sa retraite empêcheroit la prise de Naples, lui promettre en son nom, que le roi donneroit toute satisfaction à son oncle et aux Génois s'il vouloit revenir avec ses gale-

res ; qu'il ne pouvoit douter que ces promesses ne fussent effectuées, connoissant le crédit que le maréchal de Lautrec avoit sur l'esprit du roi. Philippin leur répondit qu'il n'étoit que le lieutenant de son oncle ; qu'il ne devoit rien faire sans son ordre ; qu'il ne pouvoit se dispenser de lui obéir, de se rendre auprès de lui, et partit. Le maréchal de Lautrec se douta que Doria avoit formé le projet de se tourner du côté de l'empereur : il envoya promptement des députés au pape Clément VII, pour prier sa sainteté d'employer son crédit auprès de Doria ; de l'empêcher de suivre son projet, l'engager au contraire à rester attaché à la France ; lui

assurant que les sommes qui lui étoient dues pour ses appointemens, et dont le payement n'avoit été retardé que par la négligence des trésoriers du roi, lui seroient fournies en lettre de change acceptées par des marchands de Venise, de Gênes, de Lucques, ou de Sienne. Le pape qui étoit dans le cas de chercher à obliger le roi de France, envoya un de ses sécretaires à Erice pour prier Doria de sa part de rester attaché à la France: mais il ne put réussir; Doria avoit pris son parti. Il avoit même envoyé en Espagne Erasme Doria, un de ses neveux, pour faire son traité avec l'empereur; déja il avoit fait transporter sa femme, ses enfans et tous les effets

à Lucques. Son neveu étant de retour d'Espagne, il rassembla tous ses vaisseaux, dont le nombre se montoit alors à dix, parce qu'il y en avoit ajouté un que Philippin avoit pris sur les Impériaux, et en avoit acheté un autre. Il tourna sa route du côté de Naples, s'arrêta à Gaïete. Le cardinal Colonne le reçut avec le plus grand accueil; ordonna qu'on tirât le canon de la citadelle et des galeres qui étoient dans le port. L'étonnement arrête. Les funestes effets de la conduite de François I à l'égard du connétable de Bourbon l'instruisoient sur celle qu'il devoit tenir avec Doria : mais il eut aussi peu de ménagemens pour celui-ci que pour le connétable, et perdit le Milanois.

Doria partit pour aller secourir Naples, mais on l'avertit que la flotte combinée des Francois et des Vénitiens étoit composée de vingt-huit vaisseaux, et qu'elle le cherchoit : il ne crut pas devoir l'attendre avec des forces si inégales ; s'arrêta à Irchia, d'où il trouva moyen de ravitailler Naples, ce qui donna à la garnison la facilité de se défendre plus long-tems qu'elle n'auroit pu faire. La peste se mit dans l'armée françoise, emporta une grande partie des soldats, attaque les chefs : le maréchal de Lautrec en fut frappé et mourut. Les Impériaux, instruits de ce qni se passe dans le camp des François, les y tiennent eux-mêmes comme assiégés, enlevent

tour leurs convois. La famine se joint à la peste; les désertions deviennent fréquentes, et les restes de cette armée redoutable sont resserrés dans leur camp, où il peuvent à peine se défendre.

Le marquis de Saluces, qui avoit pris le commandement de l'armée françoise à la mort du maréchal de Lautrec, sentit que dans une conjoncture si embarrassante, il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il la fit pendant la nuit : les Impériaux en étant avertis, le suivirent en queue, défirent son arriere-garde, pénétrerent jusqu'au corps de bataille, enleverent Pierre de Navarre qui le commandoit ; le firent prisonnier. Le marquis de Saluces craignant

gnant des accidens encore plus fâcheux, hâta sa marche du côté d'Avers. A peine y fut-il arrivé, que les Impériaux mirent le siége devant cette place, et le forcerent de faire une capitulation honteuse.

Doria voulut profiter de cette occasion pour chasser les François de Gênes, et remettre sa patrie en liberté. Il parti d'Irchia avec sa flotte pour s'y rendre; mais il apprit que la flotte des alliés avoit pris la route de Ponza pour transporter une partie de l'armée françoise et des bagages. Il résolut d'aller à Gaïete, qui en est peu éloignée, et d'y attendre un tems favorable pour l'attaquer : il y arriva en même-tems que les Fran-

çois et les Vénitiens y abordoient. Lorsque les deux flottes combinées eurent mis à terre les hommes et les bagages, elles se séparerent : celle de Venise alla du côté de la Sicile, celle de France retourna au port de Gênes. Doria, voyant une tempête s'élever, ne jugea pas à propos de suivre la derniere. Le lendemain, le tems étant devenu plus calme, il marcha après elle : mais la galere qu'il montoit heurte contre un rocher et fut fort endommagée, ce qui l'obligea de s'arrêter pour la faire réparer. Pendant ce tems, la flotte françoise continua sa route et arriva à Gênes. Si-tôt que sa galere fut en état d'aller, il se remit en mer, en rencontra deux fran-

çoises, les attaqua, et les prit. Comme il étoit nuit lorsqu'il arriva aux environs de Gênes, il dispersa sa flotte dans différens endroits, afin de n'être pas apperçu et de pouvoir attaquer les François le lendemain, dès la pointe du jour, mais il entendit un bruit de canon assez considérable. Il envoya promptement voir ce qui l'occasionnoit. On lui rapporta que les François, instruits de son arrivé, avoient pris le parti de s'enfuir, de sacrifier deux galeres pour sauver les autres, de les laisser dans le port avec ordre de faire une décharge de toute leur artillerie, afin d'empêcher qu'on n'entendît le bruit que faisoient les rames du reste de la flotte. Doria fut fâché

de n'avoir pas reçu ces éclaircissemens plutôt : il ne doutoit pas que s'il eût attaqué la flotte françoise pendant qu'elle étoit dans le trouble et la confusion, il ne l'eût prise toute entiere. Comme il y avoit déja du tems qu'elle étoit partie, il ne voulut pas aller à sa poursuite, et sacrifier l'incertitude de la joindre, à la certitude de délivrer sa patrie qui étoit l'unique objet de ses desirs.

Il se hâta de rassembler sa flotte pour entrer dans le port de Gênes : pendant qu'il étoit occupé, il vit arriver dans des barques deux députés que Trivulce avoit forcé les Génois de lui envoyer pour le prier de ne pas jeter le trouble et le désordre dans sa patrie. et lui repré-

senter que s'il prenoit la ville de force, les François se retireroient dans la citadelle, d'où ils incommoderoient beaucoup les citoyens; de lui dire qu'en voulant se venger, sous prétexte de remettre sa patrie en liberté, il rendroit au contraire son joug plus pesant, et se couvriroit lui-même d'un opprobre éternel; qu'il y avoit sur les bords du Tésin une armée formidable, composée de François et de Vénitiens, qui étoit toute prête à venir au secours de la citadelle; qu'ils croyoient qu'il seroit plus avantageux pour la république, et plus honorable pour lui de faire un accommodement avec le roi de France; et d'accepter les offres que le gouverneur faisoit de rendre la possession de

Savone aux Génois, enfin de rétablir la république dans tous ses droits.

(1) Il n'étoit pas aisé de tromper Doria ; l'air, le maintien des députés lui firent soupçonner que les intentions de Trivulce n'étoient pas aussi favorables pour les Génois qu'on vouloit le lui persuader. Pour éclaircir ses doutes, il envoya à Gênes des personnes de confiance; les chargea de s'informer de ce qui s'y passoit. On lui rapporta que Trivulce avoit forcé le sénat de lui envoyer les trois députés pour le tromper et pour gagner du tems ; qu'il avoit fait demander un prompt secours à celui qui commandoit l'armé du Tésin. Doria, transporté de colere, assembla ses offi-

(1) Sigon. ubi suprà.

ciers et ses soldats, leur dit : «Volons au secours de notre patrie, le tems presse, et versons pour elle, s'il le faut, jusqu'à la derniere goutte de notre sang.» Son neveu Philippin dit: "Marchons, mes amis, avec confiance, notre cause est juste, Dieu nous aidera.» André divisa sa flotte en trois parties, donna le commandement d'une à Philippin, celui d'une autre à un des principaux citoyens de la ville qui l'avoit toujours accompagné, et prit celui de la troisieme. Il leur dit de prendre chacun par un côté, et leur donna rendez-vous à la place du château. Il n'étoit gardé que par cinquante Suisses qui le lui livrerent sans résistance. Doria y mit une garnison, et parcourut toute

la ville avec le reste de ses troupes: mais elle étoit déserte. Il eut la curiosité d'aller à sa maison pour voir ce qui s'y passoit, et n'y trouva qu'une vieille femme qui la gardoit. La peste qui ravageoit la ville depuis quelque tems, avoit forcé presque tous les habitans d'en sortir et de se retirer à la campagne. Il ordonna qu'on sonnât la grosse cloche, pour faire assembler ce qui étoit resté de citoyens de la ville, afin de delibérer avec eux sur le parti qu'on devoit prendre dans la conjoncture présente; mais personne n'osa monter dans la tour, parce qu'on y avoit porté les matelats et les effets de ceux qui étoient morts de la peste, afin de les exposer au grand air. Alors il se rendit

sur la place publique, appela à haute voix ses compatriotes, leur tint ce langage (*) : « Chers concitoyens, mes vœux seroient accomplis, si je voyois régner parmi vous la concorde : vous n'auriez point à craindre un joug étranger ; l'amour de la patrie fairoit taire toute ambition ; aucun de vous n'aspireroit à la puissance suprême. On ne verroit point dans Gênes cette désunion qui fait la foiblesse d'un état et la force de ses ennemis : on ne verroit point une partie des citoyens dédaigner l'autre et exciter son juste courroux. Les nobles prétendent que tous les honneurs leur sont dus à l'exclusion des autres citoyens : mais sur quoi

(1) Thesaur. Antiquit. Ital. t. 1.

cette prétention est-elle fondée ? Font-ils seuls la force de l'état ? La nature leur a-t-elle donné à eux seuls le jugement, la prudence et le courage ? Non : ce sont les gens du peuple qui fournissent les artistes, les commerçans, les laboreurs, les artisans ; ce sont eux qui fournissent les soldats, les matelots : il naît même souvent parmi eux des hommes qui font honneur à leur patrie et en sont les défenseurs. Qu'on parcoure les annales du monde, on verra que dans toutes les nations, les gens du peuple ont produit des héros. De quelle utilité sont à la patrie ces nobles qui passent leurs jours dans l'indolence, et prétendent jouir d'une considération qui ne leur est

nullement due ; briguent des honneurs dont ils ne sont pas dignes ; aspirent à des places qu'ils ne sont pas capables de remplir ? on les entend cependant dire que les accorder à des roturiers, c'est les dégrader. Quoi ! l'on dégrade les dignités, les honneurs en les accordant au mérite ! ils ne sont dus qu'à lui seul. Suivre d'autres maximes, c'est éteindre toute émulation, c'est ôter tout espoir de récompense. Chers citoyens laissons le chemin des honneurs ouvert à tout le monde, le desir d'y arriver excitera l'émulation dans tous les états, et l'on verra les Génois remplir la terre de leur nom, comme faisoient autrefois leurs aïeux. »

Ceux qui l'écoutoient, étant convaincus qu'il n'étoit guidé par aucun intérêt particulier, qu'il n'avoit en vue que le bonheur de sa patrie, lui promirent de suivre ses conseils ; qu'ils les regarderoient même comme des loix. Ils déposerent sur-le-champ les magistrats ; élurent douze des principaux citoyens pour avoir soin du gouvernement de la république, et promirent avec serment, d'oublier leurs anciennes querelles. Ce qui parut comme un bienfait de la divinité, la peste cesssa tout-à-coup ; les citoyens revinrent dans la ville, et elle fut repeuplée en peu de jours. Alors on songea à faire des préparatifs pour se défendre, parce qu'on ne doutoit pas que l'armée françoise, qui

qui étoit aux environs, ne se mît bientôt en marche pour venir attaquer Gênes. On fit faire des recrues dans les campagnes des environs : on enrôla tous les bourgeois qui étoient en âge de porter les armes : on élut Philippin Doria gouverneur de la ville pour la république. On commença par bloquer la citadelle où Trivulce s'étoit retiré avec une partie de la garnison, si-tôt qu'il avoit appris que Doria entroit dans la ville.

Trivulce envoya demander du secours au comte de S. Pol qui avoit joint l'armée de la ligue avec un détachement considérable. Le comte se hâta d'avancer vers Gênes, espérant qu'il pourroit s'emparer de cette ville, avant qu'on eût même

songé à la défendre. Il se trompoit; Philippin avoit fait prendre les armes à tous ceux qu'on avoit enrôlés dans les campagnes, aux bourgeois et aux matelots, en avoit laissé une partie pour garder les murailles de la ville. Il se mit à la tête de l'autre, et alla au-devant du comte de S. Pol : un grand nombre de paysans vint se joindre à lui. Quoique sa troupe fût de beaucoup augmentée, il ne voulut cependant pas attaquer le comte de S. Pol : il sentoit que, si le comte le battoit, Gênes étoit perdue, et se contenta de le harceler sans cesse, de lui couper les vivres. Il réussit si bien, que le comte, voyant son armée périr de faim et de fatigue, prit le parti de se reti-

rer. Si-tôt que Trivulce en fut instruit, il capitula et alla joindre l'armée françoise. Doria fit raser la citadelle, pour qu'elle ne servît plus à ceux qui voudroient asservir la ville. Il s'embarqua ensuite avec quatre mille soldats, alla à Savone qui se rendit sur-le-champ et se soumit à la domination des Génois. Il fit remplir deux grands vaisseaux de pierre, et les fit couler à fond à l'entrée du port, afin de le rendre inaccessible. Il parcourut ensuite tous les pays qui avoit été soumis à la république, et les fit rentrer dans le devoir.

Lorsque tout fut tranquille à Gênes, les habitans s'assemblerent et déciderent que leurs intérêts et leur reconnoissance demandoient

qu'ils élussent Doria doge perpétuel : mais il ne voulut pas accepter cet honneur, disant qu'il étoit plus glorieux pour lui de l'avoir mérité que de le posséder ; qu'il vouloit toujours être soumis aux loix de sa patrie comme le plus simple citoyen ; enfin qu'il seroit plus utile à la république en lui gagnant, par ses services, la protection des grands princes, qu'en restant dans la ville pour juger les procès et appaiser les querelles des particuliers. Le sénat étonné de sa noble modestie et en même tems de son zele pour Gênes, porta un decret qui le déclaroit pere et libérateur de la patrie, ordonnoit qu'on lui érigeât une statue d'airain dans la place publique ; qu'on lui fît

bâtir dans la même place un palais aux dépens du public, et qu'on la nommât par la suite, la place Doria; que lui et sa postérité seroient exempt de tout impôt ; enfin que ce décret seroit gravé sur une planche de cuivre qu'on attacheroit dans la place Doria, pour annoncer à la postérité les services que ce grand homme avoit rendus à ses concitoyens, et être un témoignage de leur reconnoissance. L'imprudence de François I fut cause qu'André Doria développa ses talens, montra ses vertus, acquit autant de gloire et fut élevé aux mêmes honneurs que les plus grands hommes de la Grece et de Rome. Cet événement arriva l'an 1528.

Charles-Quint ne tarda pas à

être instruit de ce qui venoit de se passer à Gênes : il ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer en Doria, ou de sa valeur qui avoit procuré la liberté à sa patrie, ou de sa grandeur d'ame qui lui en avoit fait refuser la souveraineté. En approchant les traits historiques, on en trouve plusieurs qui se ressemblent. Thémistocles, mécontent des Athéniens, passa en Perse, offrit son bras à Xerxès : la joie du roi fut si grande, qu'on l'entendit s'écrier plusieurs fois pendant la nuit : *j'ai Thémistocles.* Si Charles-Quint n'exprima pas sa joie avec les mêmes transports, lorsque Doria fut entré à son service, elle ne fut cependant pas moins vive. Il ordonna à tous les

gouverneurs de ses possessions en Italie de ne rien entreprendre avant d'avoir consulté Doria; de lui prêter les plus prompts secours, si-tôt qu'il en demanderoit pour lui ou pour la république de Gênes. Il le fit amiral général de sa marine, avec le pouvoir d'agir comme il jugeroit à propos, même sans le consulter. Tout le monde s'empressoit de marquer à ce grand homme de l'estime et de la considération : le pape éleva à la dignité de cardinal Jérôme Doria, son proche parent, qu'il savoit lui être très-attaché.

Tout étant tranquille à Gênes, André Doria se retira dans le sein de sa famille, pour se reposer de ses travaux et de ses fatigues ; pour

y ouir de la satisfaction de voir ses desirs remplis (*) : mais il pensa tomber dans un malheur qui auroit entraîné la perte de sa patrie. Son palais étoit hors des murs de la ville: le comte de S. Pol, qui parcouroit, avec les débris de son armée, le Tortonese, l'Alexandrin, la Lomelline, résolut de le surprendre et de l'enlever. Pour cette effet il commandoit au capitaine Villacerf de se mettre à la tête de mille hommes d'infanterie, à Montejean de l'accompagner avec cinquante cavaliers, d'aller pendant la nuit, à la maison de Doria, de le prendre et de lui amener. L'endroit d'où ils partirent étoit fort éloigné

(1) Sigonius, ubi suprà Mém. de du Bellay, l. 3.



de la maison de Doria : ils furent apperçus ; on avertit Doria qui se jeta promptement dans une barque avec sa femme et ses principaux effets. Les François arriverent pour ainsi dire, au moment qu'il partoit, pillerent sa maison, y mirent le feu et s'en retournerent.

La paix étant conclue entre l'empereur et le roi de France par le traité de Cambrai, et publiée le 5 août 1529, toutes les hostilités cesserent de part et d'autre. Charles-Quint résolut alors de se rendre à Bologne, pour y recevoir la couronne des mains du pape : il écrivit à Doria, le pria de venir en Espagne le prendre avec ses galeres et le conduire en Italie. Doria se hâta de préparer sa flotte, fit embar-

quer avec lui une partie des principaux bourgeois de Gênes et partit.

Lorsqu'il fut arrivé à Barcelone, il se rendit auprès de l'empereur qui y étoit arrivé (1). Sa majesté impériale alla au-devant de lui jusqu'à la porte de l'appartement qu'il occupoit; se découvrit même, lorsque Doria l'aborda: la joie qu'elle goûtoit en voyant ce grand homme, étoit peinte sur son visage. Doria se mit en devoir d'embrasser ses genoux; mais sa majesté lui tendit la main et l'arrêta. Doria lui promit un dévouement sans bornes et une fidélité inviolable. Charles-Quint lui répondit que ses vertus et ses talens lui étoient connus. On sent combien l'accueil que lui

(1) Sigonius, ubi suprà.

faisoit cs grand prince et les marques d'amitié qu'il lui donnoit, étoient glorieuses pour lui.

La satisfaction de Doria fut encore augmentée par la preuve de confiance qu'il en reçut. Les courtisans conseillerent au monarque de ne pas se servir de vaisseaux étrangers pour passer en Italie, et de ne point confier sa personne sacrée à un homme dont la fidélité ne lui étoit pas encore connue. Charles-Quint ne leur répondit rien, et le lendemain, dès la pointe du jour, il envoya chercher André Doria, alla seul avec lui voir les galeres, se mit dans une chaloupe et les examina toutes, les unes après les autres. Il entra dans celle que Doria avoit coutume de monter,

ordonna qu'on la fît avancer en mer afin de voir si elle étoit légere. Voyant qu'elle alloit très-bien, il dit à Doria qu'il la destinoit pour lui, de la tenir prête pour le lendemain. Cette marque de confiance de la part de l'empereur changea en joie le chagrin qu'avoit causé à Doria le langage des courtisans. Il fit transporter dans les galeres ce qu'il crut nécessaire pour le voyage de l'empereur; avertit sa majesté lorsque tout fut prêt, leva l'ancre, et le conduisit en peu de tems à Gênes. Charles-Quint lui fit présent de vingt-cinq-mille écus d'or. Si François I avoit été aussi adroit que Charles-Quint, le regne de Charles-Quint n'auroit pas été aussi brillant qu'il le fut.

Les

Les Gênois reçurent l'empereur avec acclamation ; lui rendirent les mêmes hommages que s'il eût été leur souverain. Il leur promit de les proteger comme ses fideles alliés, et d'employer toutes ses forces pour les conserver dans leur liberté. Il partit ensuite par Boulogne. André Doria, qu'il avoit prié d'être de son voyage, prit les devans, passa par Reggio, alla voir Alphonse, duc de Ferrare. Ce prince le reçut avec l'accueil qu'il crut devoir à un homme, dont la renommée vantoit les vertus. Alphonse avoit enlevé au pape Modêne, Reggio et Rabiera : Clement VII comptoit que l'empereur lui feroit restituer ces trois places, et Alphonse craignoit que ce monar-

que ne se déclarât contre lui en faveur du pape. Il fit connoître son inquiétude à Doria. Celui-ci avoit pénétré Charles - Quint, quoiqu'il ne l'eût vu que peu de tems. Il s'etoit apperçu que ce prince aimoit à être flatté, et vouloit qu'on lui rendît des hommages, qu'on lui marquât même de la vénération, et conseilla au duc de lui offrir un dévouement entier pour sa personne et pour ses intérêts; ajouta que Charles savoit, par des bienfaits, conserver ses amis et gagner ses ennemis, que le parti le plus sage qu'il eût à prendre étoit de se soumettre à son jugement, la contestation qui s'étoit élevée entre le pape et lui; et nonseulement de lui laisser le passage

libre dans ses états, mais encore de lui présenter les clefs des villes par où il passeroit. Alphonse suivit ce sage conseil et obtint un jugement favorable.

Lorsque l'empereur fut arrivé à Bologne, il envoya chercher Doria; lui dit qu'il vouloit qu'il assistât aux conférences qu'on tiendroit pour la paix de l'Italie, qu'il aidât de ses conseils, et l'invita de se trouver à la cérémonie de son couronnement, parmi les principaux officiers de l'empire. Charles croyoit qu'il ne pouvoit assez faire d'honneur à ce grand homme.

L'empereur ayant conclu la paix avec le pape, les Vénitiens, et reçu la couronne impériale des mains de sa sainteté, passa en Al-

lemagne, et Doria retourna à Gênes. Ce dernier n'y fut pas plutôt arrivé qu'il apprit que Roderic Portundo, en reconduisant sur les côtes d'Espagne la flotte de l'empereur, avoit été attaqué et battu par un corsaire, connu sous le nom de *Semi-Diable*, que le fameux Barberousse vouloit profiter de cette défaite : qu'il faisoit des préparatifs pour attaquer Cadix ; qu'il avoit invité un grand nombre de corsaires à se joindre à lui ; qu'il y en avoit déja beaucoup qui s'étoient rassemblés au Cap Circello pour le joindre. Il résolut d'aller les attaquer et d'empêcher cette jonction ; assembla ce qu'il put trouver de vaisseaux ; y mit une assez grande quantité de soldats; se rendit promp-

tement à Circello; fit descendre ses soldats à terre, leur ordonna de délivrer tous les Chrétiens captifs qu'ils trouveroient, aussi-tôt qu'ils se seroient emparés de la ville, afin d'augmenter leur nombre et leurs forces, et de faire le plus qu'ils pourroient de Mahométans captifs, afin de diminuer celles de leurs ennemis. Les corsaires, avertis, par leurs sentinelles, qu'on voyoit arriver une flotte considérable; que la grandeur des vaisseaux annonçoit qu'ils étoient montés par des Chrétiens, furent saisis de frayeur. Ils envoyerent demander du secours aux Arabes, sorte de paysans arabes, enfermerent tous les Chrétiens captifs dans des souterrains, firent couler leurs vais-

seaux à fond et se retirerent dans la citadelle. Les soldats de Doria s'emparerent de la ville sans résistance ; chercherent où pouvoient être les captifs chrétiens; les mirent en liberté, selon l'ordre qu'ils avoient reçu. Tout sembloit annoncer à Doria une réussite certaine ; mais il vit tout-à-coup ses espérances s'évanouir, et fut même à la veille de périr avec tout son monde et toute sa flotte. Les matelots, excités par l'appat du pillage, allerent tous à terre, s'elancerent dans la ville, se répandirent dans les maisons. Doria sentit qu'il étoit perdu, si les ennemis descendoient de la citadelle et l'attaquoient; il se hâta de faire battre la retraite. L'événement prouva

combien ses craintes étoient fondés : les Turcs voyant le désordre qui régnoit parmi ses gens, descendirent de la citadelle, et, soutenus par les Arabes, attaquerent les Chrétiens, en firent un horrible carnage. Doria, voyant que personne ne faisoit attention au signal de retraite qu'il avoit fait donner, ordonna qu'on écartât ses galeres du rivage espérant que ses soldats n'ayant aucun espoir de fuir, se rassembleroient pour défendre leur vie. Voyant qu'il ne réussissoit pas, il résolut de sacrifier une partie de son monde pour sauver l'autre ; fit embarquer tous ceux qu'il put ramasser, avec huit cents captifs qu'il avoit délivrés, et partit, laissant quatre cents hommes, tant

soldats que matelots. Il étoit tems qu'il se retirât. Barberousse, instruit de ce qui se passoit à Circello, avoit rassemblé sa flotte, étoit parti en diligence pour attaquer Doria. Il arriva presqu'au même tems qu'il partoit; lui enleva plusieurs vaisseaux; du nombre desquels il y en avoit deux chargés d'armes, de munitions et de vivres. Doria prit sa revanche quelque tems après. Ayant appris que les Algériens, se trouvant dans une très-grande disette de bled, avoient envoyé quatre vaisseaux pour en acheter en Egypte, il alla les chercher, les rencontra lorsqu'ils étoient près d'entrer dans le port Farine, les attaqua, en prit un, força les trois autres à se faire échouer, afin

de sauver les équipages ; il les brûla après avoir délivré les esclaves Chrétiens, que les Turcs, trop pressés de fuir, n'avoient pu emmener.

Charles-Quint, pour attacher tout-à-fait à son service Doria, dont il entendoit tous les jours vanter les vertus et les talens, résolut de l'élever à de nouveaux honneurs, à de nouvelles dignités : il le fit chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, lui donna la principauté de Melphi. Doria n'étoit point dans la classe de ces hommes vulgaires qui croient qu'on ne peut assez récompenser les foibles services qu'ils ont rendus; il dit à sa majesté qu'il n'avoit pas encore assez fait pour mériter de si grands bienfaits ; que d'ailleurs

n'ayant point d'enfans et étant trop âgé pour en avoir, il ne transmettroit pas à sa postérité la principauté dont elle l'honnoroit : mais, craignant qu'on attribuât son refus au dessein qu'il pourroit avoir formé de quitter le service de l'empereur, il reprit : « J'accepte ces présens pour prouver à sa majesté que j'ai résolue de lui sacrifier le reste de ma vie »

Pendant que l'Occident de l'Europe jouissoit d'une tranquillité qu'occasionnoit l'épuisement des différens princes de cette contrée, on aiguisoit les armes dans l'Orient; on se préparoit à arroser la terre de sang et à la couvrir de cadavres. Ferdinand archiduc d'Autriche, frere de Charles-Quint, et Jean

Zaposki se disputoient le royaume de Hongrie. Zaposki, ne se trouvant pas en état de résister à l'archiduc, eut recour à Soliman II, empereur des Turcs. Ce sultan qui ne cherchoit qu'un prétexte pour entrer en Hongrie, se mit à la tête d'une armée formidable en 1530; conquit presque tout ce royaume, passa en Autriche, assiégea Vienne : mais il fut battu et obligé de se retirer après avoir perdu plus de soixante mille hommes. Il jura qu'il se vengeroit : pour y réussir il ordonna à ses bachas de lever des troupes dans tous ses états, et se mit en marche à la tête de deux cents mille hommes, menaçant la Hongrie et l'Autriche. Charles-Quint, sentant de quel in-

térêt il étoit pour lui de ne pas laisser le Turc s'agrandir du côté de l'Europe, fit des levées de tous côtés et se prépara à marcher au secours de son frere.

Doria donna dans cette occasion des preuves de son zele et de ses talens (*). Il proposa à l'empereur d'équipper une flotte, de conduire vingt mille hommes de pied, dix mille cavaliers sur les côtes d'Orient, de faire soulever les Grecs; de ravager les frontieres de la Turquie; enfin de forcer Soliman à abandonner la Hongrie et l'Autriche pour venir défendre ses propres états. L'empereur goûta son projet et le chargea de faire tous

(1) Id. ibid. Pauli Jovii, hist. sui temporis, l. 33.

les

les préparatifs qu'il croiroit nécessaires pour le remplir. Les vaisseaux, les matelots, les soldats et les vivres étant prêts, il partit, se rendit à l'ile de Zante; y trouva Vincent Capel, amiral de la flotte des Vénitiens; lui proposa de joinses forces aux siennes : Capel lui dit qu'il ne le pouvoit parce que la république avoit fait un traité de paix avec les Turcs; mais qu'il lui fourniroit tous les vivres et tous les rafraîchissemens qui lui seroient nécessaires. Doria lui répondit : « Prenez-garde de pousser trop loin la bonne foi avec un homme qui ne se fait aucun scrupule d'en manquer, et de laisser échapper une occasion favorable d'écraser l'ennemi des Chrétiens. Si vous la

manquez, vous ne la retrouverez plus. J'espere que je viendrai à bout de mon dessein, sans le secours des Vénitiens, et qu'alors ils se repentiront de n'avoir pas concouru à la défense de la chrétienté. »

Ce que Doria annonçoit ne tarda pas à s'accomplir. Himérat, général des galeres turques, étoit alors dans le golfe de Larta avec une flotte considérable : il se retira sitôt qu'il apprit que Doria s'étoit avancé jusqu'à Capo-di-Gallo. Doria instruit de sa fuite se hâta de le poursuivre : mais ses vaisseaux d'observation étant venus lui rapporter que Himéral s'étoit retiré vers l'île de Négrepont, il s'arrêta et résolut d'aller assiéger Coron, ville de la Morée. Il s'y ren-

dit promptement; fit ranger ses galeres en demi-cercle autour des murailles qui sont baignées par la mer; plaça ses vaisseaux de charge derriere elles; fit attacher ses ancres à des rochers qui étoient aux environs, et ensuite attirer ses vaisseaux tout contre les murailles par des cables et des cabestans, ordonna qu'on élevât dessus des ponts assez hauts pour que les soldats pussent passer dans la ville; qu'on plaçât de légers canons sur les hunes pour empêcher que les assiégés ne troublassent les travailleurs. Alors il divisa son armée en trois détachemens donna le commandement des deux premiers à des officiers expérimentés; leur ordonna de battre les murailles

chacun de leur côté avec le canon, et de monter à l'assaut lorsqu'ils auroient fait une brêche. Il alla avec un troisieme détachement faire la même opération par un autre endroit de la ville. Il laissa le commandement des galeres où il avoit fait mettre des ponts, à Antoine Doria, son parent, et lui dit d'attendre ses ordres. Un de ses lieutenans eut bientôt fait brêche à l'endroit qu'il battoit : il fit appliquer les échelles ; mais il fut repoussé avec une perte assez considérable. André Doria, ayant poussé avec vigueur l'attaque de son côté, envoya dire à Antoine de faire jeter les ponts des galeres sur les murailles de la ville, et d'y faire passer les soldats destinés

à cette opération. Les Turcs, étonnés de cette nouvelle maniere d'attaquer une place, perdirent courage et se retirerent dans la citadelle. Les Turcs des environs prirent les armes au nombre de sept cents; se rangerent sous les ordres d'un officier nommé Tadar, vinrent pour secourir Conon : mais un des lieutenans de Doria, ayant été instruit de leur marche, fit creuser un fossé profond sur la route qu'ils devoient suivre; le fit recouvrir de brousailles et de terre; se tint en embuscade avec un détachement. Lorsqu'il les vit embarrassés dans le fossé, il tomba sur eux, les passa tous au fil de l'épée. La garnison qui étoit dans la citadelle, capitula, et obtint la

liberté avec la permission d'emporter ses principaux effets.

Plusieurs des officiers de l'armée de Doria, voyant qu'il y avoit près de Cordon un endroit fort commode pour faire un port, lui proposerent de l'établir et d'y construire une citadelle, disant que ce seroit un endroit sûr pour la flotte des chrétiens, et où elle pourroit tenir toujours celle des Turcs en échec. Doria ne fut pas de cette avis. Il dit que l'été étant propre à faire des entreprises, il ne falloit pas l'empoyer à construire un port, qu'il sauroit en trouver de tout faits; qu'il ne falloit pas faire des depenses qui pourroïent être inutiles; enfin qu'il avoit besoin des soldats qu'il faudroit y laisser pour le garder.

Il fit voile vers Patras ; s'empara de la ville qui étoit, pour ainsi dire, sans défense ; assiégea la citadelle où la garnison s'étoit retirée avec les femmes et les enfans : mais les Turcs, voyant ses préparatifs, la lui livrerent à condition qu'on leur accorderoit la vie, la liberté, et la permission d'emporter leurs effets. Il divisa son armée en deux corps, en chargea un de les conduire à une certaine distance. Quelques soldats enleverent des femmes turques et les violerent. Doria en fut informé, les fit pendre ; et menaça de faire subir le même sort à ceux qui feroient la moindre insulte aux Turcs. Il dit qu'il vouloit que les infideles eussent une haute idée de la bonne foi des Chrétiens.

Il divisa encore son armée en deux parties, en envoya une par terre ; lui donna rendez-vous aux Dardanelles ; fit entrer l'autre dans ses vaisseaux, la conduisit au golfe de Lépante. Il résolut d'assiéger les châteaux des Dardanelles ; s'approcha de celui qu'on appeloit autrefois Rhium : comme la garnison n'étoit composée que de Grecs, on le lui livra sans résistance. Il en accorda le pillage à ceux qui l'accompagnoient. Les dépouilles qu'ils en retirerent causerent une sédition dans son armée. Ceux qui étoient venus par terre furent fâchés de n'avoir point part au pillage de Rhium : les esprits s'échaufferent, ils allerent jusqu'à accuser Doria

d'injustice ; dirent qu'il les avoit privés à Coron, à Patras de ce qu'ils avoient justement acquis par leurs travaux, leurs fatigues, leur sang même ; qu'il les en privoit encore à Rhium ; que pour s'acquérir la réputation d'homme doux et clément, il sacrifioit l'intérêt des soldats à celui des ennemis ; qu'il n'avoit d'attachement que pour ses Liguriens ; que, pour les fautes les plus légeres, il faisoit périr d'une mort ignominieuse des hommes courageux. La sédition augmentoit par la sédition même. Ils élurent pour chef un de leurs enseignes ; se répandirent dans les campagnes pillerent toutes les maisons qu'ils rencontrerent.

Le repentir suivit leur faute de près : ils sentirent combien ils étoient coupables d'agir ainsi avec un général tel que Doria ; rentrerent dans le devoir : mais Doria, justement irrité, vouloit les punir: il sentoit d'ailleurs que pour maintenir la discipline dans une armée il faut user de sévérité ; que trop de clémence autorise le crime. Il se proposa d'abord de désarmer tous ceux qui avoient trempé dans la revolte et de les abandonner à la fureur des Turcs. Il céda cependant aux prieres de ses officiers, se relâcha de cette rigoureuse punition ; mais à condition qu'ils seroient décimés, et que ceux à qui le sort tomberoit seroient pendus. Sa colere se calma insensiblement;

il eut de la répugnance à faire périr ignominieusement des hommes qui l'avoient accompagné au milieu des hazards, et de la valeur desquels il avoit été souvent témoin : il s'en tint aux menaces. Il eut lieu, par la suite, de s'applaudir de sa clémence : ils lui donnerent, dans toutes les occasions, des preuves de leur zele et, de leur valeur. Ils attaquerent et prirent l'autre fort des Dardanelles, après avoir taillé en pieces une armée de Turcs qui venoit à son secours.

Doria venoit d'achever ces exploits, lorsqu'il reçut des lettres de l'empereur, par lesquelles sa majesté l'informoit que Soliman avoit évacué la Hongrie, sans y faire de dégât que sa présence

n'étant plus nécessaire dans ces contrées, elle se disposoit à passer en Italie. Doria, voyant que l'hiver approchoit, crut que la prudence demandoit qu'il quittât un lieu si éloigné, où il auroit peine à trouver de quoi faire subsister son monde. Il laissa dans Coron Mendoce, brave officier espagnol, avec une garnison composée d'Espagnols et d'Italiens, lui promit d'y envoyer de prompts secours s'il en avoit besoin, et retourna à Gênes.

(*) Charles sentit tout le prix du service que ce grand homme venoit de lui rendre, en forçant les Turcs d'évacuer la Hongrie et l'Autriche, pour aller au secours

(1) Id. ibid.

de

de la Grece. Lorsqu'il sut qu'il étoit arrivé à Gênes, il alla le voir, passa quelques jours avec lui à la maison qu'il avoit dans un des fauxbourgs de cette ville; lui donna toutes les marques possibles d'estime et d'amitié. Il ne laissoit passer aucun jour sans aller rendre visite à sa femme. Comme elle étoit autant supérieure à toutes celles de Gênes par le mérite que par la naissance, il prenoit plaisir à converser avec elle. Un jour il lui dit qu'il étoit fâché de n'avoir pas accompagné son mari en Grece avec des forces considérables, qu'il n'auroit pas manqué de faire des prodiges, puisqu'il avoit fait des choses étonnantes avec un très-petit nombre de troupes. Ce prince

saisissoit toutes les occasions de faire connoître la considération qu'il avoit pour son amiral. Doria, de son côté, faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour marquer à sa majesté la satisfaction que lui causoit l'honneur qu'elle vouloit bien lui faire. Elle regarda avec attention quelques-uns de ses meubles et en loua la beauté : Doria la pria d'avoir la bonté de les accepter. Charles-Quint lui dit : " Je les accepte ; mais je veux qu'ils restent dans cet appartement : ils me serviront lorsque je reviendrai vous voir. ,, Doria s'embarqua avec lui, le conduisit à Barcelone.

Ce grand homme ne jouit pas long-tems à la cour de Charles-

Quint de la gloire et des honneurs que ses exploits guerriers lui avoient acquis : on l'avertit que Soliman étoit entré dans le Péloponese avec une flotte formidable ; qu'il assiégeoit Coron ; que la garnison qu'il y avoit laissée manqueroit bientôt de vivres, se trouveroit forcée de se rendre si on ne se hâtoit de lui en fournir. Il alla promptement à Naples, envoya demander du secours au pape ; assembla une flotte de vingt-six vaisseaux de charge et de vingt-huit galeres ; fit embarquer les vielles troupes d'espagne. Il n'attendit pas un renfort de douze vaisseaux qui devoit lui venir d'Espagne : il craignoit que le retard n'obligeât ceux de Coron à se rendre ; mit à la voile ; fit

prendre les devans à une de ses galeres. Celui qui la conduisoit eut l'adresse d'éviter les Turcs et d'arriver au port de Caron sans être arrêté. La nouvelle qu'il apporta du secours qui approchoit, releva le courage des assiégés. Il rejoignit, avec la même adresse et le même bonheur, la flotte de Doria auquel il fit connoître les forces et la position des ennemis. Il lui dit que leur flotte étoit considérable; qu'elle augmentoit tous les jours par la jonction des corsaires qui y arrivoient; qu'on y en attendoit d'Alexandrie un très-célebre qui devoit commander le siége. Doria, sentant combien il étoit intéressant de hâter sa marche, fit avancer sa flotte à force de voiles et de rames.

Lorsqu'il fut arrivé à l'île de Zante, il envoya encore examiner la position des ennemis. On lui annonça que leur flotte étoit dans le golfe de Coron, la poupe tournée vers le promontoire, comme se préparant à livrer combat si on venoit au secours de la ville. Cette nouvelle ne l'intimida point; il continua sa marche, quoiqu'on lui conseillât d'attendre le secours qui devoit lui venir d'Espagne; avança entre le promontoire Acrita et l'île Tricanussa, parce qu'il craignoit qu'en s'écartant de l'île, le vent de terre ne poussât ses vaisseaux trop au large et ne les écartât de Coron. Il envoya en avant deux grands galions, dont il en avoit fait construire un à ses frais, et l'autre

lui étoit survenu de Sicile; les fit suivre par deux vaisseaux de charge pour sonder les écueils qui pouvoit se trouver dans le détroit, avec ordre de s'arrêter si-tôt qu'ils en seroient sortis, et d'attendre la flotte. Il resta derriere avec sa galere. Lorsque les Turcs virent que la flotte de Doria avoit passé le détroit, et dirigeoit sa course vers Coron, ils lui lâcherent toutes leurs bordées, sans cependant quitter leur position. Doria fit mettre ses vaisseaux de charge sur sa gauche et s'en fit comme un rempart contre l'artillerie des Turcs. Deux de ses vaisseaux, s'étant embarrassés dans leurs vergues, resterent un peu en arriere. Les Turcs avancerent dessus; jet-

terent les grapins sur un, monterent à l'abordage. L'équipage étoit composé d'Espagnols qui firent des prodiges de valeur ; mais ils étoient accablés par le nombre : déja les Turcs étoient maîtres de la proue et d'une partie du pont. Doria alla avec précipitation à leur secours. En abordant la flotte des Turcs il fit un feu terrible sur elle : le vent la poussa contre Coron, et les assiégés la foudroyerent avec leur canon. Le bacha qui la commandoit fut saisi d'effroi et prit la fuite : André Doria le poursuivit et ordonna à son parent Antoine Doria de tâcher de délivrer le vaisseau qui avoit été pris à l'abordage. Antoine lâcha toute sa bordée dessus, et tua quelques

Espagnols qui se défendoient encore : mais lorsqu'il fut arrivé plus près, il dirigea son canon sur les Turcs, en tua une grande quantité; fit monter ses soldats dans ce vaisseau : les Espagnols redoublerent leurs efforts ; une partie des Turcs fut passée au fil de l'épée ; l'autre resta prisonniere. Parmi ces prisonniers, il se trouva plusieurs janissaires et un aga. André les renvoya, sans exiger de rançon, espérant qu'il engageroit les Turcs à avoir la même générosité à l'égard des Chrétiens.

L'armée des Turcs qui faisoit le siége de Coron, voyant la flotte de Doria victorieuse, décampa avec tant de promptitude qu'elle abandonna ses tantes et son bagage.

Les exploits de Doria prouvent combien Charles-Quint devoit se féliciter d'avoir ce grand homme à son service. Doria laissa des munitions de toute especes dans Coron, en fit réparer les fortifications; s'embarqua pour Messine où le vice-roi de Sicile le reçut avec le plus grand honneur. De là, il passa en Italie, s'arrêta à Gaïete, où il maria son beau fils Antoine Çarreto, que sa femme avoit eu de son premier mariage avec Alphonse Carreto. Doria, n'ayant point d'enfant, regardoit Antoine Carreto comme le sien; il lui fit présent de la principauté de Melphi, se retenant simplement une pension de trois mille écus d'or avec le titre de prince de Melphi.

Lorsqu'il fut arrivé à Gênes, il apprit que Barberousse ravageoit les côtes d'Italie (*). Aussi-tôt il rassembla les vaisseaux qui étoient à Gênes ; en fit venir de Naples et de Sicile ; les équipa et se prépara à aller secourir les lieux que Barberousse ravageoit : mais, ayant appris que ce corsaire avoit tourné du côté de Tunis, pour en entreprendre la conquête, et que l'hiver approchoit, il renvoya les galeres de Naples et Sicile avec ordre de revenir le joindre au printems prochain. Il écrivit à Charles-Quint, lui fit connoître combien il étoit contraire à ses intérêts et à ceux de la chrétienté que les Turcs fus-

(1) Voyez la vie de Barberousse, page 63 et suiv.

sent en possession de Tunis, et eussent un port si commode pour leur flotte. Charles fut si frappé de la justesse de ses raisonnemens, qu'il songea dès le moment à faire les préparatifs nécessaires pour attaquer Barberousse dans Tunis; chargea Doria du soin de préparer des vaisseaux, et ses généraux de lever des troupes dans tous les pays de sa domination. Chales-Quint partit pour cette expédition au commencement de l'année 1535, et se rendit maître de Tunis de la maniere que nous l'avons expliquée dans la vie de Barberousse à l'endroit cité.

Charles-Quint, après son expédition glorieuse de Tunis, se rendit à Naples et y séjourna quelques

tems. André Doria, qui l'y avoit accompagné, alloit tous les jours, après dîner, converser avec lui. L'empereur qui connoissoit sa prudence, lui communiquoit ses projets et lui demandoit son avis (1). Dans un de ces entretiens, il lui avoua que François Sforce étant mort, il avoit envie de s'emparer du Milanois et de le garder : Doria lui répondit : « Je vois à votre projet deux obstacles presque insurmontables. 1°. Le roi de France est persuadé que le Milanois lui appartient par droit de succession ; il voudra l'avoir ou par un traité ou par la force des armes. 2°. Les princes italiens feront tout ce qui

(1) Id. ibid.

dépendra d'eux pour empêcher qu'un monarque aussi puissant que vous, n'ait, dans leur pays, une possession si importante. Il faut d'abord que votre majesté fasse un traité solide avec le roi de France ; sinon il vous attaquera d'un côté et vous fera attaquer de l'autre par le Turc : mais la légéreté naturelle aux François rend ce traité difficile : il n'y a rien de certain avec eux. Vous ne devez établir un duc à Milan qu'après avoir fait de solides réflexions, et pris les plus grandes précautions. Il faut que celui que vous y placerez, vous soit entiérement dévoué ; que vous lui fournissiez tout ce qui lui sera nécessaire pour résister aux François qui ne man-

queront pas de faire une invasion en Italie ; que vous y entreteniez un nombre de troupes considérable ; qu'elles ne soient pas à charge au peuple ; qu'elles paient exactement tous les vivres qu'on leur fournira ; qu'on les tienne toujours dans une exacte discipline. Quand les impôts sont trop onéreux, le peuple ne peut les payer longtems ; mais s'ils sont supportables, il les paie avec tranquillité : ils font rentrer dans les coffres du prince l'argent qui en sort pour les besoins de l'état, et cette circulation de l'espace entre le souverain et les sujets fait leur sûreté réciproque. »

Chales-Quint ne tarda pas à connoître combien les raisonne-

mens de Doria étoient solides. François I, voulant pénétrer dans le Milanois, avoit entrepris la conquête des états du duc de Savoye qui lui en ouvrit le passage. L'amiral de Brion y étoit entré à la tête de l'armée françoise, avoit soumis la Bresse, le Bugey; Chamberri, Montmélian, etc. pris Turin. Doria, en étant informé, alla promptement trouver l'empereur qui s'étoit rendu à Pontremoli; lui conseilla d'attaquer le roi de France dans ses propres états, pour y rappeler; lui promit d'équiper une flotte considérable avec laquelle il ravageroit les côtes de Provence, pendant que sa majesté impériale, à la tête d'une armée de terre, pénétreroit dans l'intérieur du

royaume. Ce conseil étoit conforme au projet que l'empereur avoit formé : on ne tarda pas à le suivre. Charles-Quint entra en Provence à la tête d'une armée formidable ; Doria avec sa flotte ravagea les côtes de ce pays ; entra dans le port de Toulon ; prit la citadelle ; enleva toutes les provisions qu'il trouva dans ce pays, les envoya à l'armée de l'empereur qui commençoit à en manquer, parce que les François avoient dévasté tout le pays par où elle devoit passer. Elle pénétra dans les terres, du coté d'Aix, alors il ne fut plus possible à Doria de lui fournir des vivres, parce que les chemins étoient remplis de détachemens françois et de paysans qui arrêtoient tous les convois.

(1) Doria cherchoit tous les moyens de remédier à ces inconvéniens ; mais on vient lui dire que le comte Rangoné assiégoit Gênes avec des troupes qu'il avoit levées en Italie pour le roi de France. Doria crut qu'il devoit faire l'impossible pour sauver une seconde fois sa patrie : il détacha promptement sept cents hommes de ceux qui étoient dans sa flotte, en donna le commandement à Augustin Spinola ; le fit conduire à Gênes dans les galeres d'Antoine Doria. A l'arrivée de ce secours, les Génois reprirent courage et forcerent Rangoné de lever le siége.

Quoique Doria eût trouvé moyen

(1) Id. ibid. Mém. de du Bellay, l. 3.

de faire parvenir quelques vivres à l'armée de l'empereur, la disette y faisoit tous les jours périr un très-grand nombre de soldats. Ce prince, ayant fait un jour la revue de son armée, trouva que de cinquante mille hommes qui avoient passé les alpes avec lui, à peine en restoit-il vingt-cinq mille. Les attaques imprévues de differens détachemens de l'armée françoise, de paysans, les maladies, la famine avoient causé cette destruction. Il sentit que François avoit pris la sage résolution de ne point risquer une bataille, de se borner à harceler son armée, à lui couper les vivres afin de la détruire. Voyant que son ennemi avançoit à son but, et qu'il alloit bientôt être exposé aux plus

grands dangers s'il résistoit plus long-tems en France, ayant d'ailleurs perdu Antoine de Leve, un de ses plus habiles généraux, il résolut d'évacuer la France. Il s'avança du côté de la mer pour recevoir des vivres de la flotte de Doria, et repassa en Italie. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda à Doria lequel de ses officiers il lui conseilloit de mettre à la tête de son armée en Italie, à la place d'Antoine de Leve. On peut juger de là jusqu'où alloit la confiance de ce monarque à son égard. Doria lui répondit : « Prince, vous avez plusieurs officiers auxquels vous pouvez confier vos affaires en Italie : mais je n'en connois point qui soit plus capable de remplir vos intentions à cet

égard qu'Alphonse d'Avalòs. Dès sa plus tendre jeunesse, il a marqué beaucoup d'attachement pour votre majesté : sa valeur est connue de toute votre armée ; il s'est trouvé à toutes les batailles qui se sont livrées sous votre regne. D'ailleurs tous les princes d'Italie verront avec satisfaction que vous mettez à la tête des armées que vous voulez opposer à vos ennemis dans cette contrée, un prince italien. »
Charles-Quint goûta ses raisons et nomma Alphonse d'Avalos général de toutes ses troupes en Italie. Il mit des garnisons dans les différentes places qui lui étoient soumises; monta sur la flotte de Doria, qui le conduisit à Gênes. Il alla encore chez Doria qui le traita

magnifiquement avec toute sa cour. Peu de jours après il transporta sa majesté impériale à Barcelone et il retourna à Gênes. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il apprit que Laurent de Médicis, son proche parent, qui étoit duc de Florence, et gendre de l'empereur; que les Florentins avoient pris les armes. Sachant combien il étoit important pour l'empereur que Florence lui restât soumise, il y envoya promptement deux mille hommes de troupes espagnoles; manda à Alphonse d'Avalos de se hâter d'y envoyer un détachement d'Allemands; écrivit au cardinal Cibo, parent d'Alexandre de Médicis, et à Côme, fils de ce dernier, pour les avertir qu'ils pouvoient atten-

dre de sa majesté impériale toutes sortes de secours, s'ils lui restoient fideles. Doria ne perdoit aucune occasion de marquer son zele et son attachement pour l'empereur.

(1) Ce fut à-peu-près dans ce tems que Soliman II, empereur des Turcs, fit, à la sollicitation de François I, un armement formidable pour attaquer l'Italie par mer et par terre. Si-tôt que Doria en fut informé, il résolut de rassembler toutes les galeres qu'il pourroit trouver, et d'aller le plutôt possible à la rencontre de la flotte turque; non pour lui livrer combat, parce que ses forces n'étoient pas égales;

(1) Id. ibid. Paul Jov. hist. l. 8.

mais pour l'inquiéter dans sa route et se mettre à portée de lui enlever tous les vaisseaux qui s'écarteroient et l'empêchêr de tirer des vivres des différens lieux par où elle passeroit. Il fit part de son projet à l'empereur et manda en même-tems à Lopez, ambassadeur de sa majesté impériale à Vénise, de tâcher d'engager cette république à joindre ses forces à celles de l'empereur pour résister à leur ennemi commun : mais les Vénitiens venoient de faire une trêve avec les Turcs, ils refuserent de recommencer la guerre avec eux. Ce refus inattendu n'empêcha pas Doria de se mettre en mer aussi-tôt que la saison lui parut favorable. Il avoit rassemblé vingt-huit galeres à trois rangs de rames.

Soliman avoit fait ses préparatifs avec tant de promptitude, quil entra en empire avant qu'on sût qu'il étoit parti de Constantinople. Barberousse étoit dans la mer adriatique, s'étoit déja emparé d'Otrente, dont le gouverneur; Mercurin Catinar, lui avoit fait ouvrir les portes, comme il est dit dans la *vie de Barberousse*, p. 132 et suiv. : il ravageoit toutes les côtes d'Italie. A cette nouvelle, Doria partit de la Sicile, dans l'intention d'attaquer tous les vaisseaux turcs qu'il trouveroit. Il en prit d'abord quelques-uns de transports, enleva tout ce qui étoit dedans et les brûla. Il en rencontra ensuite douze, leur livra combat. Les Turcs se défendirent avec courage: mais Doria les pressa

si

si vivement, qu'une partie fut passée au fil de l'épée, une autre fut précipitée à la mer : l'autre enfin mit les armes bas. Doria perdit beaucoup de monde dans ce combat, parce qu'il se livra avant le jour et que ses vaisseaux, ayant entouré ceux des Turcs, tiroient les uns sur les autres sans se connoître. Instruit que Barberousse le cherchoît avec une flotte très-nombreuse, il brûla promptemeut les douze vaisseaux turcs qu'il avoit pris, parce qu'ils étoient si maltraités, qu'on ne pouvoit les radouber, et se retira à Messine.

Lorsque Soliman apprit la perte de ses douze vaisseaux, il entra en fureur contre les Vénitiens qu'il accusa d'avoir prêté des secours à

Doria, tourna ses armes contre eux; manda à Barberousse d'assiéger Corfou qui étoit de leur dépendance. Les Vénitiens firent prier le pape d'engager Doria à joindre sa flotte à la leur pour secourir cette île : mais Doria fit dire à sa sainteté que la saison étoit trop avancée ; qu'il manquoit de vivres et de soldats ; enfin qu'il seroit imprudent d'exposer, dans la conjonctute présente, les vaisseaux de sa majesté impériale : qu'il auroit soin d'amasser des vivres pendant l'hiver, d'assembler des soldats ; qu'au printems il joindroit sa flotte à celle des Vénitiens pour attaquer les Turcs.

(1) Le pape et les Vénitiens,

(1) Id. ibid. Paul. Joy. l. 37.

mécontens de cette réponse, en firent porter des plaintes à sa majesté par leurs ambassadeurs. Doria en fut instruit et envoya en Espagne un de ses officiers, nommé Adam; qu'il savoit avoir beaucoup d'esprit et de talent pour la parole; le chargea de le justifier auprès de l'empereur. Charles-Quint connoissoit de quelle importance il étoit pour lui de conserver Doria à son service; il donna audience à Adam en présence des ambassadeurs du pape et des Vénitiens; l'écouta avec attention; lui dit qu'il étoit content de la conduite de Doria. Se tournant vers les ambassadeurs, il ajouta : « laissons le faire : il en sait plus que nous. »

Le pape et les Vénitiens, ins-

truits que Barberousse attaquoit successivement toutes les places que les Vénitiens avoient dans le Péloponese, eurent peur qu'il ne poussât ses conquêtes jusqu'en Italie. Ils proposerent à l'empereur de faire un ligue offensive et défensive contre les Turcs. Il accepta et confia à Doria le soin de diriger l'article du traité qui le concernoit. Il fut stipulé que l'empereur fourniroit quatre-vingt-deux galeres à trois rangs de rames: les Vénitiens s'engagerent à en fournir un pareil nombre; le pape en promit trente-six; les Génois se chargerent de fournir les vaisseaux de transport. On convint que Marc Grimani, patriarche d'Aquilée, commanderoit les vaisseaux du pape, Vin-

cent Capel ceux des Vénitiens ; André Doria ceux de l'empereur, et auroit en même-tems le commandement général de la flotte ; que Ferdinand de Gonzague commanderoit les troupes de terre. Le traité étant conclu, Doria se mit sur une de ses galeres, alla en Espagne, se rendit auprès de l'empereur, pour l'instruire de ce qui s'étoit passé.

Paul III, desirant que toutes les forces de la chrétienté se réunissent contre les Turcs, chercha à établir la paix entre l'empereur et le roi de France. Il leur proposa une entrevue à Nice : ils accepterent. Doria fit venir dix de ses galeres, conduisit l'empereur dans le comté de Nice. Sa majesté impé-

riale s'arrêta à Villefranche; le pape se rendit à Monaco; le roi de France s'avança jusqu'au village de Villefranche. Les deux monarques ne se virent point, mais le pape alloit de l'une à l'autre et parvint à leur faire faire une trêve de dix ans. Lorsqu'elle fut conclue, le roi de France se rendit à Marseille; le pape retourna à Rome; l'empereur alla à Gênes, se rendit encore chez Doria. Peu de jours après, il se mit en mer, pour retourner en Espagne. Lorsqu'il fut près des côtes de France, il dit à Doria, qui le conduisoit, de relâcher à Aigues-mortes. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il manda au roi qu'il desiroit d'avoir avec lui cette entrevue à laquelle ils n'avoient voulu consentir ni l'un

ni l'autre lorsqu'ils étoient dans le comté de Nice. On ignore quel fut le motif qui engagea Charles-Quint à se conduire ainsi. Quelques historiens croient, et cette opinion est assez vraisemblable, que ce monarque, alors instruit de la révolte des Gantois, vouloit disposer François I à lui accorder un libre passage par la France, pour aller punir les rebelles.

François I se rendit à Aigues-Mortes avec sa femme qui étoit sœur de l'empereur, ses enfans et le cardinal de Loraine. En arrivant, il monta sur la galere de l'empereur qui étoit restée à l'ancre près du rivage, embrassa ce monarque avec amitié. Ils se retirerent tous les deux sur la poupe de

la galere, converserent quelque tems en particulier. L'empereur appela ensuite André Doria qui s'étoit tenu à l'écart, lui dit de venir saluer le roi. François le reçut avec bonté, lui tint ce langage : « Doria, je veux bien, en considération de l'empereur, vous rendre mon amitié. » Doria lui répondit : « Grand roi, c'est une justice que votre majesté me doit. Lorsque j'étois à son service, je lui ai donné des preuves de mon attachement et de mon zele. » L'empereur, s'appercevant que Doria étoit un peu ému, l'interrompit et lui dit de baiser la main du roi. François I la lui présenta d'une maniere gracieuse ; lui demanda à voir sa galere. Il apperçut un canon de bronze sur lequel étoient les armes

de France, s'arrêta à le regarder. Doria lui dit : « Ce canon est d'un métal excellent. » Le roi reprit : « Je fais frapper à présent de meilleur métal que par le passé. » Voulant dire qu'il payoit mieux ceux qui le servoient, qu'il n'avoit fait autrefois. Doria répliqua : « Le métal de l'empereur a toujours été bon. Au reste, prince, ma personne et mes biens sont d'abord dévoués à l'empereur, ensuite à votre majesté. » Le roi le remercia d'un air d'amitié, retourna joindre l'empereur qui étoit resté sur la poupe, lui dit : « Prince, vous avez fait en Doria une bonne acquisition. Ayez soin de le conserver. » Ce langage fit connoître que François I se repentoit de l'avoir mis dans le cas de quitter le service de

France et de s'attacher à l'empereur ; et André Doria eut la satisfaction d'entendre deux grands monarques louer son mérite et sa vertu. Brantome dit qu'il proposa à l'empereur de faire lever l'ancre, d'emmener le roi et de mettre, par ce moyen, fin à la guerre ; ce que l'empereur refusa et détesta. Le même auteur ajoute qu'il l'a entendu dire que c'étoit une calomnie ; qu'un homme qui avoit l'ame aussi élevée qu'André Doria, étoit incapable d'une pareille bassesse.

La trêve que l'empereur et le roi de France venoient de faire, mit le premier dans le cas de fournir au pape et aux Venitiens les secours qu'il leur avoit promis contre

les Turcs. Ces trois puissances firent des préparatifs formidables pour attaquer Soliman. Il en fut informé et se prépara à repousser leurs efforts ; ordonna même à Barberousse, son amiral, d'attaquer les possessions des Vénitiens (1). Barberousse assiégea plusieurs places ; mais il ne resta pas long-tems devant, parce qu'il apprit que la flotte combinée venoit à lui : il se jeta dans le golfe Larta. La flotte des Chrétiens ne tarda pas à paroître : elle avoit mis à la voile vers le milieu du mois d'août 1539. Doria envoya examiner la position

---

(1) Voyez la vie de Barberousse, p. 145 et suiv. Polidore, Virg. l. 37. Nous préférons son autorité à celle de Sigonius, parce qu'il étoit contemporain.

de Barberousse, et sur le rapport qu'on lui fit, il ne jugea pas à propos de l'attaquer dans le golfe, dit qu'il falloit aller assiéger Lépante, ou quelque autre ville soumise à la domination des Turcs et ravager les environs; que Barberousse, trop bouillant pour souffrir qu'on causât à ses yeux un pareil dommage au Sultan, ne manqueroit pas de sortir du golfe et de livrer combat. Son avis ayant été généralement approuvé, il ordonna de lever les ancres et de partir : mais le vent changea tout-à-coup et arrêta sa marche. Alors François Doria, un de ses cousins, qui étoit resté en observation, fit tirer un coup de canon, signal dont ils étoient convenus, pour

pour l'avertir que Barberousse sortoit du golfe. André lui répondit avec un autre coup de canon pour lui faire connoître qu'il avoit entendu, et avança vers lui avec toute sa flotte. Lorsqu'il l'eut joint, il lui dit : « l'occasion me paroît favorable, il ne faut pas la laisser échapper, déployez toutes vos voiles et avancez sur lui ; je vais vous suivre avec mes galeres à trois rangs de rames. » Il envoya aussi-tôt dire aux chefs des galeres du pape et des Vénitiens de se préparer au combat, et de prendre la flotte ennemie en flanc ; qu'avec les galeres de l'empereur il l'attaquera de face. Ses précautions ainsi prises, il donna ordre d'avancer et de commencer le combat : mais il trouva

la flotte de Barberousse postée si avantageusement et rangée dans un si bel ordre de bataille qu'il fut déconcerté. Il resta même dans une inaction qui impatienta les officiers de sa flotte. Il avoit formé le projet d'opposer les plus gros vaisseaux au premier feu des Turcs, pour les attaquer ensuite avec toute sa flotte. Barberousse pénétra son projet; profita du tems qu'on mettoit à faire avancer ces gros vaisseaux, qui, étant plus pesans que les autres, alloient plus lentement. Il attaqua les galeres qui étoient en avant; les fit reculer, en coula deux bas avec leurs équipages, en brûla deux qui étoient chargées de munitions; en endommagea plusieurs. Il survint un ora-

ge terrible; les Chrétiens se retirerent en confusion vers Corfou. Barberousse les poursuivit : mais il avoient éteint leurs feux; la nuit s'avançoit, il tourna sa route du côté de Paxos qui n'est qu'à douze milles de Corfou. Les Chrétiens revenus de leur premiere frayeur, résolurent d'aller l'y attaquer ; mais il employerent tant de tems à faire leurs préparatifs que Barberousse, voyant l'automne approcher, et craignant les tempêtes qui sont alors plus fréquentes sur ces mers, retourna au golfe Larta. Doria, croyant que son honneur demandoit qu'il fît quelque entreprise contre les Turcs, alla dans le golfe Catarro, assiégea et prit Châteauneuf, y mit une garnison et

repassa en Sicile. Tout le monde fut étonné de la conduite que Doria avoit tenue dans ce combat. On connoissoit sa valeur et on ne pouvoit l'accuser de lâcheté. Plusieurs écrivains ont cependant assuré qu'il n'avoit osé attaquer une seconde fois Barberousse ; d'autres ont dit qu'il y avoit un accord entre eux. La réputation des grands hommes a toujours été en butte à la calomnie.

Si Doria ne réussit pas dans cette expédition, il en entreprit peu de tems après une, dont le succès fut glorieux pour lui et fort utile à l'Italie (1). Le corsaire Dragut avoit rassemblé onze ga-

(1) Brantome, art. d'André Doria.

liotes, ravageoit toutes les côtes de la Chrétienté. André Doria, pour arrêter ces ravages, rassembla toutes ses galeres de Gênes et de Sicile; se fit accompagner par un de ses neveux, nommé Janettin Doria: alla contre Dragut, le rencontra dans l'île de Corse sur la côte de la Giralate, entre Calvy et la Gyosa, où il étoit occupé à partager avec ses associés les prises qu'il avoit faites sur ces parages. Il l'enferma dans cette cale, l'attaqua si vigoureusement, qu'il le prit avec neuf de ses vaisseaux; le chargea de chaînes et tous les autres corsaires qui y étoient. Le repos ennuyoit ce grand homme: il sentoit d'ailleurs que la guerre est nécessaire pour entretenir la

tems, que les Pirates qui sortoient des côtes d'Alger interrompoient leur navigation et ravageoient leurs côtes.

Charles voulut passer promptement du projet à l'exécution : il chargea Doria de faire les préparatifs nécessaires. Envain Doria lui représenta que la saison étoit trop avancée; que l'automne approchoit ; que la mer n'étoit pas alors praticable sur les côtes d'Afrique : il fallut obéir. La flotte étant prête, on leva l'ancre vers la fin de septembre 1541, et on n'arriva à la rade d'Alger que le 25 octobre suivant, parce que la flotte s'arrêta quelque tems à l'île Majorque pour attendre Ferdinand de Gonzague qui devoit la joindre

avec une escadre chargée de munitions de bouche et de guerre. Doria parcourut cette côte pour chercher un endroit favorable à la descente. Pour la suite, voyez la *Vie de Barberousse*, p. 181 *et suiv.*

Un orage, suivi d'une tempête terrible, détruisit presque toute la flotte de l'empereur, et la força d'abandonner son entreprise. Sa majesté dit à Doria qu'elle le dédommageroit de la perte de ses vaisseaux. Il y en avoit douze dans la flotte, qui lui appartenoient. Doria lui répondit qu'il étoit moins sensible à la perte de ses vaisseaux qu'à celle des hommes : il en périt effectivement une très-grande quantité. Il ajouta : « Prince, je suis encore humilié de ce que

votre majesté n'a pas voulu écouter mes conseils dans une affaire de cette importance. C'étoit un long usage de la mer qui me faisoit craindre ce qui est arrivé. » Il lui conseilla de se rendre par terre au cap Mesurata, parce que l'embarquement y étoit plus facile. Dès le lendemain, au lever du soleil, Charles fit assembler ses troupes, tourna sa marche vers ce cap, et Doria y conduisit ce qui étoit réchappé de vaisseaux. A peine l'armée étoit-elle embarquée qu'il s'éleva une tempête encore plus furieuse que la premiere. Doria, qui connoissoit parfaitement la marine, ordonna qu'on s'écartât des côtes et qu'on voguât en pleine mer. Comme l'empereur étoit sur

sa galere, sa plus grande attention étoit fixée sur elle. Il prit si bien ses dimensions, qu'il la conduisit à l'île Majorque, où l'empereur resta jusqu'à ce que la mer fût calme. Alors Doria le conduisit en Espagne.

Le premier soin de sa majesté impériale fut de donner des dédommagemens à son amiral pour les galeres qu'il avoit perdues. Il le fit grand protonotaire de Naples, attacha à cette dignité une pension de mille écus d'or et lui fit payer trois années d'avance. Il lui donna par la suite la ville de Tursi en propriété, et l'érigea en marquisat.

(1) Doria, étant instruit que

(1) Sigon. ibid. Brantôme, art. Doria.

François I avoit résolu de rompre la trêve qu'il avoit faite avec l'empereur, de l'attaquer du côté du Roussillon, et d'assiéger Perpignan, envoya avertir sa majesté impériale de mettre dans cette ville des munitions de guerre, de bouche, et d'en augmenter la garnison, parce que cette place étoit alors la clef de l'Espagne. Voyant que l'empereur faisoit peu d'attention à cet avis, il chargea Janettin, son neveu, d'y en conduire. Charles ne tarda pas à connoître combien la précaution de Doria étoit sage; le dauphin, qui fut depuis roi, sous le nom de Henri II, alla assiéger cette ville avec une armée formidable : mais les secours que Janettin y avoit

jetés le forcerent de se retirer.

Charles-Quint, tranquille du côté du Roussillon, résolut de passer en Allemagne pour se venger du duc de Cleves qui vouloit s'emparer du duché de Gueldre. Il manda à Doria de venir le prendre à Barcelone. Sa majesté passa par Gênes et séjourna encore chez Doria, lui communiqua ses affaires les plus importantes. Un jour l'empereur lui dit : « Doria, on me regarde comme un souverain très-puissant et très-heureux : mais il n'y a peut-être pas d'homme en Europe plus embarrassé que moi. Je suis forcé d'avoir toujours les armes à la main pour défendre le Milanois contre les François qui veulent

l'envahir, et je suis sans argent. J'ai envie de le leur abandonner et de rester tranquille. » Doria lui répondit : « Sire, je conseille à votre majesté de garder ce duché. Sa situation est favorable; il est fertile; les habitans vous sont attachés. Si cependant vous êtes décidé à le céder, je vous conseille de donner la préférence à Octave Farnese, votre gendre, à condition qu'il entretienne un nombre de troupes suffisant pour le défendre; de retenir les citadelles de Milan et de Crémont; d'en confier la garde à un officier d'une fidélité et d'une valeur reconnues. Par ce moyen vous pourrez empêcher les François de pénétrer dans la Lombardie. Dans

un besoin pressant, vous tirerez des subsides de ce pays, du pape et des Vénitiens qui ont intérêt que le roi de France ne mette jamais le pied en Italie.

L'empereur, en le quittant, lui recommanda ses intérêts. Doria ne manquoit aucune occasion de lui marquer son zele et son attachement. Instruit que la flotte des Turcs, commandée par Barberousse, étoit sur les côtes de Provence, il rassembla vingt-six galeres, fit voile vers l'Espagne pour garantir ce royaume de l'attaque des Turcs : mais sur l'avis qu'on lui donna que les François et les Turcs avoient pris la ville de Nice, qu'ils faisoient le siége de la citadelle, il retourna à Gênes; mit

sur ses galeres un nombre considérable de soldats commandés par le marquis Duguast; les conduisit au secours de cette place, ce qui engagea les assiégeans à se retirer.

Doria conseilla au marquis de ne pas se contenter d'avoir fait lever le siége de Nice, de profiter de l'hiver où les François dispersoient leurs troupes dans des quartiers ; d'attaquer quelques-unes des places qu'ils possédoient dans le Piémont ; de tâcher de les chasser peu-à-peu de ce pays. Duguast goûta cet avis, assiégea Montdovi, d'où les François faisoient des sorties continuelles et incommodoient beaucoup les Impériaux ; le prit après une longue

et vigoureuse résistance de la part des assiégés ; marcha droit à Carignan, place fort avantageusement située et dont la perte pouvoit devenir fort nuisible aux François ; s'en empara, pour ainsi dire, aussi-tôt qu'il l'attaqua. François I, mécontent que Boutieres, qui commandoit ses troupes en Piémont en qualité de gouverneur, eût laissé prendre cette ville, le rappela et envoya à sa place le duc d'Anguien. La premiere expédition que ce jeune prince tenta fut de reprendre Carignan : il en fit le blocus. Duguast, sentant de quelle importance il étoit de conserver cette place, résolut de tout sacrifier pour en venir à bout ; de livrer même bataille aux François

s'il le falloit. Doria, instruit de son projet, lui manda de prendre garde à ce qu'il alloit faire; qu'il valoit mieux abandonner cette ville que de livrer une bataille, dont le succès étoit fort incertain; que s'il la perdoit, les affaires de l'empereur seroient entiérement ruinées en Italie. Il lui ajouta que l'armée du duc grossissoit tous les jours par la grande quantité de jeunes gentilshommes qui venoient volontairement combattre sous ses drapeaux; que Barberousse étoit au port de Toulon avec sa flotte; qu'il profiteroit du moindre désavantage que l'empereur auroit, pour ravager les côtes d'Espagne et d'Italie. (1) Duguast lui répon-

(1) Id. ibid.

dit qu'il avoit résolu de combattre ; que l'empereur lui avoit mandé de conserver Carignan à quel prix que ce fût, et envoyé dans l'intention qu'il livrât bataille, un détachement considérable de troupes allemandes ; qu'il avoit enfin pris toutes les précautions nécessaires pour conserver ce qu'il possédoit dans le Piémont, en cas qu'il fût battu. La suite prouva que l'avis de Doria étoit sage : Duguast livra bataille et fut vaincu. Doria montra, dans cette conjoncture, combien il avoit l'ame élevée : on ne le vit point se réjouir du malheur qu'avoit occasionné le manque de confiance en ses avis. Il chercha à consoler et à soulager Duguast ; écrivit

promptement à Côme de Médicis, duc de Florence, au pape et à plusieurs autres princes d'Italie, pour les prier de faire des levées d'hommes, de les envoyer à Duguast qui s'étoit retiré à Milan ; emprunta de l'argent à tous ses amis ; amassa une somme assez considérable ; la lui envoya. Sachant que les troupes qu'on avoit levées dans l'état ecclésiastique et dans la Toscane auroient peine à arriver à Milan, il manda à ceux qui les conduisoient de les amener à Gênes, d'où il les fit transporter dans le Milanois, par son neveu Janettin ; ce qui mit le marquis Duguast en état d'empêcher le duc d'Anguien de tirer de sa victoire tout l'avantage qu'il

espéroit. Doria ne s'en tint pas là : ayant appris que la flotte de Barberousse étoit dans les ports de la Provence, il envoya Janettin, avec une escadre, croiser aux environs, pour empêcher les Turcs de piller les côtes d'Espagne, et enlever tous les vaisseaux qui s'écarteroient de leur flotte.

Ce grand homme se multiplioit, pour ainsi dire : il étoit par-tout en même-tems, et savoit pourvoir à tout. Barberousse sortit des ports de Provence, passa sur les côtes d'Italie : Doria craignant qu'il ne fît quelques ravages dans l'état de Gênes, engagea le sénat de cette république à lui envoyer des rafraîchissemens et à lui fournir des provisions. Il envoya même, en

son nom, des députés à Barberousse, pour traiter avec lui. Barberousse les reçut avec accueil et les chargea d'assurer à Doria qu'il n'avoit point eu intention d'attaquer les possessions des Génois, ce qui parut autoriser les soupçons qu'on avoit formés sur l'intelligence qui étoit établie entre Doria et Barberousse. *Voyez la Vie de ce dernier*. Tous les auteurs contemporains assurent qu'on fut étonné de voir que Barberousse ne cherchât à faire aucun dégât sur les terres de la république de Gênes. Doria, voulant lever les soupçons qu'on avoit formés sur son intelligence avec Barberousse, chargea Janettin de le suivre avec son escadre jusque sur les côtes

de la Turquie, pour paroître vouloir garantir la chrétienté de ses ravages. Il n'est pas hors de vraisemblance que Doria, connoissant la valeur et les talens de Barberousse, craignît d'exposer sa patrie au danger d'être ravagée par les Turcs et de retomber sous la domination de François I.

On pourroit même croire que Barberousse obtint la liberté de Dragut, que Doria retenoit dans l'esclavage depuis plusieurs années, à condition qu'il ne causeroit aucuns dégâts sur les terres de la république de Gênes. Brantome, article *Dragut*, dit que Barberousse paya à Doria trois mille écus pour la rançon de ce corsaire.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce fut vers ce tems que Doria brisa ses chaînes. Dragut lui avoit souvent fait proposer sa rançon; mais Doria, persuadé qu'il ne feroit usage de sa liberté que pour reprendre l'état de corsaire et recommencer ses brigandages, avoit toujours refusé de l'accepter et le retenoit en captivité : il se laissa cependant gagner. Sigonius dit qu'il craignoit que Barberousse et les autres corsaires ne tinsent à l'égard des chrétiens qu'ils feroient esclaves, la même conduite qu'il tenoit avec Dragut. Avant de le relâcher, il lui tint ce langage : « Dragut, souvenez-vous que vous êtes homme, et que vous devez traiter avec

douceur ceux que vous ferez esclaves. S'il est injuste de leur ôter la liberté, il l'est encore plus de les maltraiter. Lorsque les loix de la guerre m'ont forcé d'en faire quelques-uns esclaves, je les ai toujours traités avec douceur ; vous le savez par vous-même, Dragut. Quittez donc cette injuste et cruelle habitude que vous avez de mettre les esclaves à la torture, pour exiger d'eux une forte rançon. Je suivrai vos conseils, soyez-en persuadé, répondit Dragut, et si je manque à ma parole, vous pourrez m'en punir, en cas que vous me fassiez une seconde fois captif. »

La paix que l'empereur et le roi de France avoient conclue à Crespy,

Crespy, le 18 septembre 1544, laissoit à Doria le tems de se reposer. Il alla à Gênes, où il comptoit jouir tranquillement de la gloire que ses exploits guerriers lui avoient acquise : mais il fut trompé dans ses espérances. Un orage s'éleva contre lui, contre sa patrie et pensa l'écraser. Il fut excité par la jalousie que son crédit et sa puissance dans Gênes causoit à Jean-Louis de Fiesque, comte de Lovagna.

Les de Fiesque possédoient des biens considérables dans le territoire de cette république, et y jouissoient, pour ainsi dire, d'une autorité sans bornes; mais la réforme que Doria y avoit faite, en la tirant de dessous la domina-

tion des François, avoit établi une parfaite égalité entre les citoyens, et, par conséquent, abattu la puissance des de Fiesque. Jean-Louis n'avoit que dix ans lorsque son pere mourut. Il resta sous la tutele de sa mere, Marie Roverejo ou de la Rovere. C'étoit la femme la plus ambitieuse de son tems; elle inspira ses sentimens à son fils, et lui conseilla de mettre tout en usage pour recouvrer l'autorité dont ses peres avoient joui autrefois à Gênes. Jean-Louis de Fiesque montra bientôt à sa mere qu'il étoit capable de remplir ses intentions, d'aller même au-delà. La nature sembloit l'avoir formé pour changer la face des états. A cet âge

où le commun des hommes n'a, pour ainsi dire, de passion que pour les femmes ; à vingt-un ans il n'étoit occupé qu'à contenter l'ambition qui le tourmentoit. Comme un second Catilina, il vouloit éteindre la liberté de sa patrie dans le sang de ses concitoyens. Il distribuoit au peuple les richesses que la fortune lui avoit accordées, et le nombre de ses amis grossissoit tous les jours. Il savoit cacher son ambition sous l'apparence de la douceur et de la modestie. Une taille avantageuse, une figure agréable prévenoient en sa faveur et achevoient de le rendre dangereux. (1) Guillaume

(1) Sigon. ubi suprà.

Langei du Bellay qui commandoit alors les troupes françoises dans le Piémont, avoit des espions partout et savoit tout ce qui se passoit dans chaque pays ; il parvint à pénétrer les intentions de Jean-Louis de Fiesque ; lui fit proposer secrétement par Pierre de Fiesque, son proche parent et son ami, de suivre l'exemple de ses peres et de se déclarer pour le roi de France, lui faisant assurer qu'on lui fourniroit de l'argent et des troupes. Ces propositions plurent à Jean de Fiesque : il les communiqua cependant à ses amis qui l'avertirent de prendre-garde que l'empereur pouvoit lui faire plus de mal que le roi de France ne pouvoit lui faire de bien. Il

écouta ce conseil, répondit à Langei qu'il étoit disposé à servir le roi de France et que quand le tems seroit arrivé, il lui donneroit des preuves de son dévouement à ses intérêts. Langei communiqua cette réponse à César Frégose, qui, à la révolution de Gênes, s'étoit retiré en France et tellement dévoué aux intérêts de François I, que ce monarque l'avoit fait chevalier de son ordre, et nommé son ambassadeur à Venise. Ce seigneur, ayant été assassiné en passant sur le Pô, pour aller à Venise, comme nous l'avons dit dans la Vie de Barberousse ; on trouva dans ses poches des tablettes qui contenoient ce que Langei lui avoit fait dire sur

les intentions de Jean de Fiesque ; et on les remit à Duguast. Celui-ci en avertit André Doria et lui conseilla de veiller sur la conduite de Jean-Louis de Fiesque. Doria répondit à Duguast qu'il ne pouvoit se persuader qu'un jeune homme de vingt-un ans au plus, fût capable de former d'aussi vastes projets ; qu'il prît pour confident un Frégose, dont la famille avoit toujours été ennemie déclarée de la sienne ; enfin qu'il ne traiteroit pas en criminel un enfant qui ne pouvoit l'être. Duguast lui fit une réponse conçue en ces termes : « Je connois ce jeune homme que vous prenez en pitié : il est bouillant et ambitieux ; la sujétion l'impatiente. Vous vous

repentirez de ne m'avoir pas écouté, soyez-en certain, mais il n'en sera plus tems. » Doria étoit trop honnête homme pour descendre à la défiance, il pensa qu'on devoit plutôt chercher à s'attacher, par les bienfaits, un jeune homme qui annonçoit de grands talens, que l'irriter par de mauvais procédés, et engagea l'empereur à lui donner deux mille écus de pension sur le Milanois.

Peu de tems après, l'évêque de Sagone mourut. Cet évêque avoit amassé de grands biens et fait des acquisitions considérables dans le royaume de Naples. Il donna tout par testament, à André Doria qui étoit son parent et son ami: mais les fermiers du domaine du

pape prétendirent que cette succession appartenoit à sa sainteté, et voulurent s'en emparer. L'affaire fut portée à Rome et jugée en faveur des fermiers du domaine du pape qui s'en mirent aussi-tôt en possession. André Doria, pour se venger, envoya Janettin, son neveu, prendre quatre galeres du pape dans le port d'Ostie; lui ordonna de les amener à Gênes, avec tous leurs équipages. Cette conduite irrita le pape au point qu'il fit arrêter tous les Génois qui étoient à Rome, et confisqua leurs biens. Alors Doria appela à Naples du jugement qui avoit été porté contre lui à Rome, et y fut envoyé en possession des biens de son parent : alors il pro-

posa au pape de lui rendre ses galeres. Le pape lui fit dire que son intention étoit de les vendre. Jean-Louis de Fiesque en étant informé, conçut le projet de les acheter, croyant qu'elles pourroient lui être utiles par la suite. Il alla à Rome; y fut reçu avec beaucoup d'accueil par les Farnese qui engagerent le pape à lui céder ses quatres galeres à très-bon marché, et à lui donner une pension, afin qu'il les tînt toujours prêtes pour le service de sa sainteté.

De Fiesque retourna à Gênes, continua de faire des liberalités au peuple : mais on remarquoit en lui un air de fierté qu'il n'avoit pas avant son voyage de Rome. Le cardinal Trivulce, qui étoit char-

gé des affaires de France à Rome ; avoit été informé des propositions que Langei lui avoit fait faire des réponses qu'il en avoit reçues : il les lui fit renouveler; mais de Fiesque répondit que l'entreprise étoit trop téméraire ; qu'il ne la tenteroit pas. Il en conféra cependant avec François Verrina, citoyen de Gênes, homme hardi, entreprenant et capable de tout les crimes. Ce Verrina lui conseilla de travailler pour lui-même, de ne point se mettre sous la dépendance de François I qui étoit inconstant et léger ; ajouta qu'il se rendroit facilement maître de Gênes qui n'étoit gardée que par deux cents soldats et par les Doria, dont il seroit facile de se défaire ; que le peuple

se déclareroit pour lui ; qu'il pouvoit faire venir, sous différens prétextes, tous les paysans qui étoient répandus sur ses terres. Raphael Sacco, jurisconsulte de Savone, qui étoit dans la confidence de Fiesque et présent à leur conversation, dit que l'entreprise étoit trop hardie et que les suites en seroient funestes ; que le peuple de Gênes ne prendroit jamais pour souverain un homme qui étoit d'une famille patricienne. Il conclut par dire qu'il falloit accepter les propositions du cardinal Trivulce ; soumettre Gênes aux François ; qu'alors de Fiesque s'en rendroit plus facillement maître. Verrina soutint son opinion avec tant de force qu'il la fit goûter et suivre

par de Fiesque. On assembla les conjurés, dont le nombre augmentoit tous les jours; on convint qu'on exciteroit une émeute populaire, qu'on assassineroit les Doria et tous les nobles qui se présenteroient pour l'appaiser. Le projet étoit formé; mais les moyens de l'exécuter étoient difficiles à prendre. Verrina proposa de profiter de la fête de S. André, où tous les grands s'assembloient dans l'èglise dédiée à ce saint, et de les y assassiner; mais on eut horreur de souiller cette église. Un autre proposa à de Fiesque d'inviter Doria à manger chez lui avec toute sa famille et tous ses partisans, et de les faire assassiner au milieu du repas: Jean de Fiesque refusa de se prêter à un crime

crime si attroce. Ils s'assemblerent plusieurs jours pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. André Doria eut alors un accès de goutte si violent que la fievre lui prit et qu'on le regarda comme très-près de sa fin. Cet événement arrêta les délibérations des conjurés. Jean-Louis de Fiesque, voyant qu'il ne pouvoit immoler André à sa jalousie, résolut de tourner son poignard contre Janettin. Il alla le trouver un jour; lui dit que les appointemens que le pape lui donnoit ne suffisoient pas pour entretenir les quatre galeres qu'il avoit achetées, que son dessein étoit de les envoyer en course, enfin qu'il le prioit de l'aider de ses conseils. Janettin,

croyant que de Fiesque lui parloit avec sincérité, répondit qu'il falloit envoyer ses galeres en course ou les céder à l'empereur, et lui promit d'employer ses bons offices auprès de sa majesté pour l'engager à lui en donner un prix raisonnable. De Fiesque le remercia; lui dit qu'il les enverroit en course, et fit venir à Gênes trois cents de ses vaisseaux, sous prétexte de les monter. Lorsque les préparatifs pour son départ furent faits en apparence, il alla trouver André Doria et Janettin, leur dit de ne pas être surpris s'ils entendoient du bruit dans la ville la nuit suivante, qu'il seroit occasionné par les matelóts et les soldats qu'il feroit embarquer. Il les embrassa

tous deux, leur recommanda sa famille, et les quitta. Il n'avoit alors que vingt-un ans, n'avoit pas eu le tems de s'accoutumer à la fourberie, au crime. On peut juger de là, combien le caractere que la nature lui avoit donné étoit abominable. A peine étoit-il sorti, qu'un citoyen de Gênes entra, leur dit que l'empereur lui avoit ordonné de les avertir qu'un des de Fiesque formoit des complots contr'eux et contre la république. Ils lui répondirent que parmi les de Fiesque, il n'y avoit que Jean-Louis qui fût en état de former une entreprise importante; mais qu'on ne devoit nullement se défier de lui; qu'il avoit une figure trop agréable pour qu'on pût le soupçonner d'être un fourbe.

(*) Les Doria jouissoient de cette tranquillité que donne la vertu. Ils étoient incapables de former de noirs projets, jugeoient des autres par eux-mêmes : ils s'endormoient sur le bord du précipice. De Fiesque, certain de les avoir trompés, se hâtoit d'aller à son but. Il cherchoit à séduire tous les soldats de la garnison : mais celui qui sait manifester sa puissance par les moyens les plus simples, veilloit à la conservation d'André Doria. Il le délivra dans le moment où il alloit périr. Un soir que de Fiesque avoit fait venir plusieurs soldats chez lui, le commandant de la garnison s'avisa

(1) Id. ibid.

de faire lui-même l'appel : voyant qu'il manquoit beaucoup de soldats, il alla dans leur chambre, demanda à leurs camarades ce qu'ils étoient devenus. Ils lui répondirent qu'ils étoient allés chez Jean-Louis de Fiesque. Il se douta que ce jeune homme qui lui avoit toujours paru hardi, même audacieux, formoit quelque mauvais projet. Il chargea les officiers d'aller promptement avertir les magistrats, principalement André Doria et Janettin. Celui-ci répondit aux officiers qu'il étoit instruit de tout; que Jean-Louis de Fiesque avoit fait venir ces soldats pour les embarquer dans ses galeres qu'il vouloit envoyer en course. Cette réponse calma l'inquiétude

des officiers, et de Fiesque continua les préparatifs de son crime. Lorsque la nuit fut arrivée, il assembla chez lui tous les conjurés, leur donna des armes, envoya Verrina prier à souper tous ceux qu'il croyoit capables d'entrer dans la conjuration. A mesure qu'ils entroient chez de Fiesque, on les conduisoit dans un appartement isolé. Lorsqu'il y en eut un nombre considérable, de Fiesque y entra. Il avoit les yeux égarés, l'air farouche, enfin celui qu'ont ordinairement les hommes près de commettre le crime. Il leur tint ce langage : « Ces armes, ces soldats ne doivent point vous étonner. Je vous ai fait venir ici, moins pour vous donner à souper,

que pour vous associer à la gloire que je vais acquérir en délivrant la patrie de la servitude où on veut la réduire. Je suis informé que Janettin a reçu de l'empereur des sommes considérables pour lui livrer Gênes. J'ai résolu de le faire périre avec tous ceux qui sont de son parti. Le roi de France m'a promis de me fournir du secours. Mes précautions sont si bien prises, que je suis certain du succès. Le peuple se déclarera pour nous lorsqu'il saura que nous n'avons pour objet que sa liberté. » Les uns garderent le silence de l'étonnement, les autres approuverent son projet et lui promirent de le seconder de toutes leurs forces. Il s'en trouva deux ; Baptiste Justinien et

Bava, qui eurent la fermeté de blâmer son entreprise. De Fiesque fit tout ce qu'il put pour les gagner : voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il les fit conduire dans la piéce la plus reculée de la maison, où on les enferma. Il fit ensuite servir à souper : mais presque tous les convives ne mangerent pas : le consternation tenoit leur appétit suspendu. Il disparut un instant pour aller voir Eléonore Cibo, sa femme. Elle étoit alors avec Paul Pansa, homme d'un mérite distingué, et ami de son mari. De Fiesque en entrant leur fit connoître son projet : ils étoient déja fort étonnés de voir arriver dans cette maison une si grande quantité d'hommes armés : lorsqu'ils en

surent la cause, leur étonnement redoubla. Ils lui conseillerent d'abandonner une entreprise si horrible et si dangereuse en même-tems. Sa femme le prit entre ses bras, arrosa son visage de larmes, lui dit : « Cher époux, je mets tout mon bonheur à te posséder à élever cet enfant qui est le fruit de notre tendresse mutuelle ; je n'aspire ni aux grandeurs ni aux richesses : l'amour conjugal, l'amour maternel remplissent mon cœur tout entier, et dans le tien ils laissent place à l'ambition. Que cette nuit, qui commence, ne devient-elle pour moi une nuit éternelle ! » Ce langage ne put faire impression sur un homme qui préparoit les assassinats, les forfaits :

assurée : elle tomba dans la mer, l'entraîna avec elle. Le poids de ses armes le précita à fond, il fut noyé sans qu'on s'en apperçut. Les cris des forçats, des gens de mer qui s'étoient rendus sur le port, réveillerent la femme de Doria. Elle alla dans la chambre de Janettin ; lui dit qu'elle entendoit un bruit épouvantable sur le port. Il crut qu'il s'étoit élevé une dispuste entre les matelots ; se hâta de s'habiller, se fit précéder par un domestique qui tenoit un flambeau. A peine entroit-il sur le port, qu'un des freres de Jean-Louis de Fiesque, nommé Octobon, lui porta, sur la tête, un coup de pique si violent qu'il l'abattit à ses pieds. Ce scélérat, craignant de ne l'avoir

pas tué, lui passa la pique au travers du corps, marcha ensuite dessus. Lecteur, je m'arrête pour pleurer la mort de ce grand homme. Il n'étoit qu'à la fleur de son âge et avoit montré tous les talens militaires et toutes les vertus civiles. André Doria étoit alors dans son lit tourmenté par les douleurs de la goutte. Il demanda ce qui occasionnoit le bruit qu'on entendoit, où étoit son neveu Janettin. On lui répondit qu'il étoit allé vers le port; que de Fiesque, à la tête d'une multitude de conjurés, étoit maître de la ville; qu'il falloit enfin qu'il se hâtât de s'enfuir, s'il vouloit conserver sa vie. Comme ce malheureux vieillard ne pouvoit se tenir sur ses pieds à cause de

de sa goutte, il ordonna qu'on lui amenât un cheval; se fit placer dessus, alla à un bourg qui n'étoit qu'à quinze milles de Gênes. Les officiers et les magistrats s'assemblerent pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre dans une conjoncture si pressante. Pendant ce tems Jérôme de Fiesque, frere de Jean-Louis qui s'étoit noyé dans la mer, parcouroit les rues de la ville à la tête des conjurés, et crioit : *à la liberté*; mais la nouvelle de la mort de son frere se répandit tout-à-coup; les conjurés se disperserent; les soldats de la garnison s'assemblerent; Jérôme de Fiesque, voyant que le danger le pressoit, se hâta de sortir de la ville. Verrina, le plus ardent des

conjurés, perdit courage, monta promptement sur une des galeres qui étoient dans le port, et alla à Marseille. Le reste des conjurés se retira dans la citadelle, où on les assiégea et on les força de se rendre.

On envoya demander à l'empereur quel jugement on devoit prononcer contr'eux. Il ordonna de les punir avec la derniere sévérité; mais André Doria, qui étoit revenu à Gênes; dit qu'il seroit horrible de se livrer aux excès de la cruauté contre des concitoyens; qu'il falloit se contenter de faire trancher la tête aux plus mutins et de bannir les autres. On suivit son avis; mais Jérôme de Fiesque trouva moyen de s'enfuir et de se

retirer à Marseille, où il joignit Verrina. On rasa la maison des de Fiesque: l'empereur confisqua leurs biens et les donna à André Doria, pour le dédommager des galeres qu'il avoit autrefois perdues, comme nous l'avons déja dit. Doria crut qu'il devoit être content des dédommagemens que Charles lui avoit déja donnés. Il lui conseilla de garder pour lui la ville de Pontremoli qui appartenoit aux de Fiesques; de partager le reste de leurs biens entre ceux qui avoient exposé leur vie pour la république, tel qu'Antoine Doria, Augustin Lando, Hector de Fiesque, qui, loin d'entrer dans la conjuration de ses parens, avoit été un des premiers à prendre les armes contre

eux. Cet événement arriva vers l'an 1547.

La révolte étant appaisée, André Doria fit armer les galeres, en augmenta les équipages ; en envoya une partie à Naples au secours de Pierre de Tolede, vice-roi du royaume, contre lequel les Napolitains s'étoient soulevés. Ce secours fit cesser la révolte.

A peine la conjuration des de Fiesque étoit éteinte, qu'il s'en forma une nouvelle. Elle fut excitée par Jules Cibo, beau-frere de Janettin Doria, et frere d'Eléonore, femme de Jean-Louis de Fiesque. Il étoit d'une des plus anciennes familles de Gênes ; avoit le caractere si fier qu'il ne daignoit même saluer les sénateurs qu'il rencon-

troit; ne marquoit de l'attention et de l'amitié à personne. Il étoit si tourmenté du desir de dominer, qu'il enleva, par la force des armes, à sa mere, même les principautés Massa et de Carrera, qui lui étoient venues de la succession de ses peres. Elle fut obligée d'implorer, contre son fils, le secours de Charles-Quint qui envoya Ferdinand de Gonzague, pour le forcer d'abandonner ces deux principautés.

Les partisans de la France proposerent à Cibo de lui faire donner des troupes et de l'argent s'il vouloit se déclarer pour François I. Il accepta ces offres, promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour faire rentrer Gênes sous sa domination. Son oncle, le cardinal Cibo,

ayant été informé de son projet, se rendit promptement à Massa, pour l'en détourner et l'engager à rendre les deux principautés à sa mere. L'approche de Ferdinand de Gonzague, mieux que les remontrances de son oncle, l'engagea à feindre de consentir à ce qu'on lui demandoit, et de se raccommoder avec sa mere: il lui promit même d'avoir une entiere soumission à ses volontés, et la pria d'aller à Rome avec lui. Il y trouva les de Fiesque. Ils ne tarderent pas à lier avec lui une amitié fort étroite et à connoître son ambition et le desir qu'il avoit de dominer. Lorsqu'ils furent pleinement convaincus de sa façon de penser; ils lui firent faire connois-

sance avec les François qui étoient à Rome, et lui demanderent, dans une conversation, s'il seroit assez entreprenant pour exciter une sédition à Gênes et faire rentrer cette ville sous la domination du roi de France ; ajouterent qu'on en viendroit facilement à bout si l'on tuoit André Doria ; qu'aussi-tôt que cet homme seroit mort, on pourroit engager le peuple à prendre les armes et se rendre maître de la ville ; qu'on tiendroit une armée de François toute prête à le secourir. Il promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour réussir, et l'on convint des mesures qu'il falloit prendre. On lui donna de l'argent pour séduire le peuple de Gênes : il partit pour se rendre

dans cette ville, et les de Fiesque allerent à la Mirandole avec les François qui étoient de leur complot.

Jules Cibo crut qu'il lui seroit d'autant plus facile d'exécuter son dessein contre André Doria, que celui-ci, ayant pris des gardes, à la sollicitation de ses amis, les avoit tous choisis parmi ceux qui lui étoient les plus dévoués. Son complot étoit près de s'exécuter : mais sa mere l'arrêta : elle ne fit pas difficulté de sacrifier ce méchant fils à l'amour de la patrie. Elle manda au commandant des troupes de l'empereur, qu'elle croyoit que son fils avoit formé quelques projets contre sa majesté et la république ; que pendant

qu'il étoit à Rome, il s'entretenoit sovent en particulier avec les de Fiesque et les François; qu'il étoit parti pour Gênes. Cet officier avertit André Doria et Ferdinand de Gonzague de ce que cette femme lui avoit mandé. Ferdinand envoya ordre au gouverneur de Pontremoli d'arrêter Cibo, lorsqu'il passeroit par cette ville pour se rendre à Gênes. Cet ordre fut exécuté, et lorsqu'on le questionna sur les fréquens entretiens qu'il avoit eus avec les de Fiesque et les François, il répondit qu'il étoit vrai que les de Fiesque lui avoient fait quelquès propositions; mais qu'il avoit dessein d'en faire usage pour les intérêts de l'empereur. On les transféra à Milan;

on lui donna la question, et les tourmens lui firent tout avouer. Il eut la tête tranchée et ses complices furent bannis. Plusieurs sénateurs et les principaux officiers de la garnison dirent que Gênes étoit si exposée aux conjurations, qu'il étoit certain qu'elle seroit quelque jour opprimée par un tyran, qu'il falloit faire construire une citadelle et y mettre une forte garnison pour tenir la ville en respect, et qu'elle mettroit la vie de Doria en sûreté. Doria blâma cet avis et s'y opposa formellement; dit que ce n'étoit point avec des remparts et des soldats que Gênes conserveroit sa liberté; que ce seroit par l'union et la concorde qui régneroit parmi les citoyens. Il ajouta: « A Dieu ne plaise que

pour conserver mes jours, on prépare l'esclavage à ma patrie. Cette citadelle qu'on propose de construire servira à l'asservir un jour. » Cet avis sage fit ouvrir les yeux aux concitoyens, et la citadelle ne fut point bâtie.

(r) Charles-Quint, voyant que ses affaires étoient dans un très-bon état en Italie, passa en Flandre où sa présence étoit nécessaire. Il engagea Maximilien, fils de Ferdinand son frere, de passer en Espagne pour épouser sa fille Marie, et manda à Philippe. son fils, de venir le joindre, et à Ferdinand de rester en Espagne, de gouverner ce pays pendant son absence et celle de son fils, Maximilien

(1) Id. ibid.

passa par Gênes, alla loger chez Doria qui le reçut avec les honneurs qui lui étoient dus; assembla ses galeres et les conduisit en Espagne. Si-tôt que la célébration des noces fut faite, Philippe se rendit à Barcelone où Doria l'attendoit avec ses galeres pour le transporter en Flandre. Lorsque ce prince parut sur le port, André Doria alla au-devant de lui pour lui rendre ses hommages. Aussi-tôt que Philippe l'apperçut, il descendit de cheval, marcha à sa rencontre. Lorsqu'il aborda ce vénérable vieillard, il l'embrassa tendrement. Doria, le visage couvert de larmes de la tendresse et de la reconnoissance, lui dit : « Grand prince, je rends grace au ciel de m'avoir

laissé

laissé vivre assez de tems pour vous transporter en Italie. J'eus autrefois le même honneur à l'égard de votre pere, lorsqu'il alloit immortaliser son nom : c'est un présage pour moi que je passe son fils pour marcher à une gloire certaine. »

Le vent étant favorable, le prince s'embarqua. Doria le transporta en peu de tems à Gênes, et le conduisit chez lui, où Philippe resta plusieurs jours. Pendant le séjour que Philippe fit à Gênes, il s'éleva une dispute entre les soldats de la garnison et les gardes de ce prince. Les magistrats de Gênes ayant, à sa priere, fait conduire dans la prison du château tous les Espagnols qui avoient quitté l'Espagne et s'étoient refugiés à Gênes, il or-

donna au capitaine de ses gardes d'aller, avec une troupe de ses soldats, se saisir de ces prisonniers : les soldats génois, qui gardoient le château, le repousserent : il voulut entrer de force ; il se livra un combat assez vif entre les gardes de Philippe et ceux du château. Le bruit se répandit tout-à-coup que les Espagnols vouloient s'emparer du château et que la ville étoit en danger d'être saccagée : le peuple fut effrayé, tous les marchands fermerent leurs boutiques. André Doria, informé de ce qui se passe, sort de chez lui, sans être accompagné, marche vers le château : la présence seule de ce respectable vieillard arrête les soldats ; le tumulte cesse, les boutiques sont

r'ouvertes et le calme se rétablit.

Lorsque Philippe fut parti de Gênes, Doria se prépara à aller contre les corsaires qui ravageoient les côtes d'Espagne et d'Italie. Il avoit appris que Dragut, auquel il avoit rendu la liberté quelques années auparavant, s'étoit associé avec plusieurs corsaires, et emparé d'une ville d'Afrique, située dans le royaume de Tunis, d'où il sortoit pour faire ses ravages. Doria résolut d'assiéger cette ville et d'en chasser Dragut. Pour faire cette expédition, il rassembla plusieurs détachemens de troupes espagnoles qui étoient en quartier d'hiver à Spezze et à Naples, prit en Sicile toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, et partit. Dès le second

jour de navigation : il arriva à la Goulete, concerta son projet avec le gouverneur de cette forteresse, et conduisit sa flotte devant la ville d'Afrique. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il fit mettre son artillerie à terre, la dirigea contre les murailles ; mais elles étoient si épaisses qu'il consuma presque toute sa poudre et ses boulets sans y faire une brêche. Il en envoya chercher à Gênes et à Florence ; lorsqu'on lui en eut apporté, il attaqua la ville par mer et par terre ; parvint à faire brêche à la muraille ; fit donner un assaut général. La frayeur saisit les corsaires : ils s'enfuirent avec précipitation. Doria livra la ville au pillage, y mit une garnison suffisante pour repousser les

corsaires, en cas qu'ils vinssent l'attaquer, et s'en retourna à Gênes. Il éprouva le sort accablant de la vieillesse, qui est de perdre ses parens, ses amis : sa femme mourut peu de-tems après son retour. Ses vertus lui avoient attiré toute la tendresse conjugale. Doria versa des pleurs sur le tombeau de sa femme : mais, éloigné des sentimens qu'inspire une odieuse philosophie, il essuya ses larmes, se soumit aux volontés de l'être suprême, et le pria d'être sa consolation.

Ce respectable vieillard crut qu'il devoit employer contre les ennemis des Chrétiens le reste des jours que Dieu lui accorderoit. Il s'occupa pendant l'hiver de 1549 à équipper sa flotte pour aller en-

core attaquer les corsaires qui s'étoient retirés à l'île des Gerbes, située en Afrique. Il se mit en mer dès le commencement du mois de mars, arriva aux Gerbes presqu'au même tems que Dragut venoit d'y relâcher. Le corsaire, voyant la flotte de Doria si près de lui, se jeta dans un golfe si étroit que les vaisseaux ne pouvoient y entrer qu'un à un; fit faire un fort à l'entrée du canal et y mit du canon. Doria sentit qu'il seroit imprudent d'y attaquer Dragut. Il envoya dire au roi de l'île que s'il vouloit lui livrer ce corsaire, l'empereur lui en marqueroit sa reconnoissance et le prendroit sous sa protection, qu'autrement ce monarque tourneroit

contre lui toute sa puissance. Le roi des Gerbes répondit qu'il ne fourniroit aucun secours à Dragut, mais qu'il ne le livreroit pas. Cette réponse irrita Doria : pour se venger, il envoya chercher de nouveaux vaisseaux et des soldats en Espagne, en Sicile et en Italie. Le danger effraya Dragut, mais ne le déconcerta pas. (1) Voyant que Doria gardoit soigneusement l'entrée du golfe et qu'il lui étoit impossible de passser, il assembla environ cinq cents habitans du pays, leur donna une somme considérable, pour aider à ses gens à élargir une petite riviere qui étoit au fond du golfe ; y fit entrer ses

(1) Brantôme, art. de Dragut.

galeres : mais ayant rencontré des rochers qui l'empêchoient de continuer ce canal, il fit porter ses galeres à terre; les mit sur des planches enduites de matieres grasses, et, avec des rouleaux, leur fit faire un trajet d'environ trois lieues, jusqu'à un canal qui se trouvoit de l'autre côté de l'île. Il les y fit entrer; les radouba et se sauva par un endroit opposé à celui que gardoit Doria, qui ne s'apperçut de son stratagême et de sa fuite que quand il ne fut plus tems de s'y opposer.

Il se disposoit à le poursuivre; mais Charles-Quint lui envoya dire de revenir en Espagne, pour passer en Italie sa fille Marie et son gendre Maximilien. Il se hâta

d'exécuter les ordres de l'empereur, équipa vingt-sept galeres où le prince et la princesse s'embarquerent. Lorsqu'il fut près du cap Circello, on l'avertit que Léon Strosa, prieur de Capoue et amiral de France, l'attendoit avec trente galeres; ne voulant pas exposer aux dangers d'un combat le prince et la princesse, il se hâta de retourner en Espagne; augmenta sa flotte de trois vaisseaux; prit un plus grand nombre de soldats, et partit pour l'Italie, où il arriva heureusement avec le prince et la princesse, qui voulurent aller à Gênes pour voir sa maison. Ils lui firent l'honneur de rester plusieurs jours chez lui.

Doria avoit résolu de passer le

reste de ses jours dans la tranquillité; mais il reçut des ordres de l'empereur qui le forcerent de se livrer encore aux travaux, aux fatigues. Ce prince étoit allé en Allemagne pour s'opposer à l'électeur de Saxe, au marquis de Brandebourg, et à plusieurs autres princes qui s'étoient ligués contre lui : il venoit d'apprendre que Henri II, alors roi de France, étoit entré dans la Lorraine à la tête d'une armée formidable. Il manda à son cher Doria l'embarras où il se trouvoit; lui ordonna d'aller en Espagne avec ses galeres pour lui amener des troupes et lui apporter de l'argent. L'attachement que ce grand homme avoit pour l'empereur lui rendit ses

forces et son activité : il partit. A peine étoit-il arrivé en Espagne qu'il reçut un nouvel ordre de l'empereur de se hâter de lui amener les secours dont il avoit besoin ; de lui amener tous les Allemands qu'il pourroit rassembler et de les transporter dans la Campanie ; parce que Henri II, à l'exemple de son pere, avoit fait alliance avec les Turcs ; qu'ils avoient mis une flotte formidable en mer, et qu'elle étoit près de se joindre à celle de France. Doria fit tout ce qui dépendoit de lui pour exécuter avec promptitude les ordres de l'empereur ; mais il fut battu de la tempête à la hauteur de Narbonne et resta un mois en mer. Enfin il arriva à

Gênes ; fit débarquer les soldats ; et ayant appris que la flotte des Turcs, commandée par Conradin et Dragut, et composée de cent cinquante vaisseaux, étoit aux environs de Naples, il alla avec trente galeres auprès des embouchures du Tibre, pour y faire de l'eau ; s'informa où pouvoit être la flotte ennemie ; mais on ne put lui en donner des nouvelles. Voyant qu'il n'en recevoit point non plus de l'empereur, il alla mouiller près de l'île Ponza. Il s'apperçut que la flotte des Turcs venoit sur lui, pendant la nuit, à force de rames et de voiles. On lui conseilla de s'enfuir sur la plus légere galere de sa flotte ; mais il ne voulut pas commettre une pa-

reille lâcheté ; ordonna aux officiers de ranger les vaisseaux en ordre de bataille, de partir et de faire en sorte de conserver la même position. Comme les galeres des Chrétiens étoient plus légeres que celles des Turcs, il espéroit que si la flotte ennemie le poursuivoit, elle ne le joindroit pas toute en même tems ; se proposoit de combattre les galeres qui arriveroient les premieres, et espéroit les prendre, parce que les siennes étoient remplies de braves soldats. Ce projet étoit bien concerté et auroit pu réussir : mais les Turcs ayant lâché une bordée sur la flotte de Doria, y jeterent la terreur au point que tous les vaisseaux se

débanderent et prirent la fuite avec précipitation. Dragut qui commandoit l'avant-garde de l'armée des Turcs les poursuivit, en prit cinq et en coula deux à fond. On avoit mis, par malheur, dans ces sept vaisseaux une partie de l'argent qu'on apportoit d'Espagne pour payer les soldats. Il y avoit aussi beaucoup de soldats allemands et d'officiers. Doria fut très-sensible à cet échec : il se reprocha à lui-même d'avoir rendu la liberté à Dragut. On assure que quand on dit à celui-ci qu'il manquoit au serment qu'il avoit fait à Doria de ne jamais attaquer les Chrétiens, il répondit : « Je l'ai fait en prison et par contrainte; je ne suis pas obligé de le tenir. »

Lorsque le jour parut, Doria, qui étoit fort éloigné des Turcs, rassembla les débris de sa flotte, alla à Naples. En passant, il força les Siennois de lever le siége d'Orbitello. Depuis quelque tems, les Siennois avoient quitté le parti de l'empereur, pour prendre celui du roi de France, parce que le premier vouloit faire construire une citadelle à Sienne pour forcer cette ville de rester sous son obéissance. Doria avoit conseillé à l'empereur de ne pas suivre ce projet, et lui avoit dit que l'amour des peuples pour leur souverain les retenoit plus dans le devoir que les citadelles : son avis n'avoit pas été suivi, et les Siennois s'étoient révoltés. Pierre de Tolede, vice-

roi de Naples, conçut le projet d'assiéger Sienne : il alla trouver Doria, qui passoit son quartier d'hiver à Pouzzoles, lui demanda ce qu'il lui conseilloit de faire à ce sujet. Doria lui répondit qu'il n'approuvoit point son projet ; qu'il ne pourroit lui prêter aucun secours à cause qu'il avoit perdu une partie de ses galeres ; que d'ailleurs le roi de France enverroit des troupes aux Siennois ; qu'il faudroit que l'empereur fît passer une armée considérable dans ce pays ; qu'il n'étoit pas en état, pour le présent, de soutenir une guerre qui ne manqueroit pas de devenir opiniâtre ; que les Siennois combattroient avec un courage qui tiendroit de la fureur,

pour conserver leur liberté ; lui ajouta qu'étant avancé en âge, il s'exposeroit à de grands dangers, sans avoir même l'espérance d'en retirer beaucoup de gloire ; que l'hiver étoit très-rude ; que la fatigue d'un siége, jointe aux incommodités du froid, pourroit le faire périr : que si, malgré ces observations, il continuoit dans son projet, il pouvoit compter sur tous les secours qu'il étoit en état de lui fournir. La prédiction de Doria s'accomplit : le vice-roi persista dans son idée : il fit partir des troupes ; se mit à leur tête et mourut en chemin. Son fils Garsias, de Tolede, ramena les troupes, et les Siennois resterent attachés au parti de Henri II, et

attaquerent ceux de leurs voisins qui étoient attachés à celui de l'empereur.

(1) Au printems de l'année 1553, Doria apprit que la flotte des Turcs et celle de France se préparoient à revenir sur les côtes d'Italie : que ceux qui les commandoient avoient résolu d'attaquer d'abord l'île de Corse. Connoissant l'inconstance des insulaires, il eut peur qu'ils ne livrassent l'île aux François, écrivit promptement au gouverneur de fortifier toutes les villes maritimes, principalement Calvy et Bonifacio. Dragut ne tarda effectivement pas à paroître avec sa flotte sur le

(1) Ibid.

rivage du Siennois ; embarqua trois mille françois : dirigea sa marche vers l'île de Corse, dont les François, commandés par le marquis de Termes, s'emparerent en très-peu de tems. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, excepté Calvy et Bonifacio ; mais Bonifacio fut prise par la trahison d'un corse que les François avoient gagné. Le sénat de Gênes, à qui cette île appartenoit, résolut d'envoyer promptement du secours à Calvy et de faire tous les efforts possibles pour chasser les François de l'île. Il chargea Doria du soin de cette entreprise avec un pouvoir illimité. Doria n'objecta ni son grand âge, ni la difficulté de la réussite. Il avoit alors qua-

tre-vingt-cinq ans : mais l'amour de la patrie lui rendit sa premiere vigueur. Il répondit que le reste de ses jours appartenoit à sa patrie, et reçut le serment de soumission de la part des Génois dans la principale église de Gênes. Il envoya un député à l'empereur de la part du sénat, pour avertir sa majesté que les François, secondés par les Turcs, s'étoient emparés de l'île de Corse : qu'il étoit intéressant pour elle qu'on les en chassât : qu'ils pourroient, en la conservant, affamer Gênes et forcer, par ce moyen, les Génois de se soumettre à leur domination. Enfin le sénat supplia sa majesté impériale de ne pas l'abandonner dans une conjoncture si pressante,

L'empereur répondit au sénat qu'il fourniroit aux Génois tous les secours nécessaires : qu'il donnoit à Doria le pouvoir de rassembler tous ses vaisseaux, de lever des troupes dans tous ses états.

Doria sachant que Calvy avoit besoin d'un prompt secours, se hâta d'envoyer en Corse Augustin Spinola, son lieutenant, avec vingt-sept galeres et trois mille hommes d'élite. Spinola hâta sa marche; débarqua près de cette place : attaqua les François et les força de lever le siége, y laissa une garnison considérable, ramena les galeres à Gênes. Doria y joignit toutes celles qu'il avoit pu rassembler ; y fit embarquer environ douze mille hommes et tous

les instrumens de guerre propres à faire des siéges, et partit pour l'île de Corse. Il résolut d'attaquer les places qui étoient situées au midi de l'île, parce que c'étoient les plus foibles : qu'il espéroit, par des siéges peu opiniâtres, accoutumer ses soldats, qui étoient presque tous nouvellement enrôlés, à supporter les fatigues de la guerre, et à assiéger les plus fortes : mais ce projet fut déconcerté : lorsqu'il fut arrivé au cap Corse, il s'éleva une tempête si violente qu'il lui fut impossible d'avancer. Alors il prit le parti de se jeter dans le golfe de S. Florent, ou San-Fiorenzo. Il y a dans ce golfe une ville de même nom, que le marquis de Termes avoit fait for-

tifier, et où il avoit mis une nombreuse garnison commandée par Jourdain des Ursins. Il résolut de l'attaquer, parce qu'il voyoit qu'il se passeroit beaucoup de tems avant que la tempête fût appaisée, que l'hiver pourroit le surprendre et l'empêcher de former aucune entreprise. Il fut encore confirmé dans ce dessein par l'arrivée de plusieurs vaisseaux chargés de troupes espagnoles que lui envoya Philippe, fils de Charles-Quint. Les soins, les fatigues, les pluies abondantes qui survinrent, ne furent point un trop pesant fardeau pour la vieillesse de Doria. De Termes, qui étoit resté hors de la ville avec son corps d'armée, le harceloit sans cesse : Jourdain

des Ursins le fatiguoit par de fréquentes sorties : il fit face à tout ; construisit et fortifia un ouvrage au milieu d'un marais, situé près de la ville, et par lequel les paysans portoient, pendant la nuit, des vivres aux assiégés. Jourdain des Ursins, voyant qu'il n'avoit aucun secours à espérer, demanda à capituler. Doria accorda à la garnison les honneurs de la guerre, à condition qu'elle ne porteroit, de six mois, les armes contre l'empereur, contre les Génois et le duc de Florence qui avoit prêté du secours aux derniers dans cette guerre. Des Ursins donna pour ôtages les plus distingués de ses officiers. Doria fit transporter les François en Provence; arrêta tous ceux

ceux qui étoient entrés dans la conjuration des de Fiesque et de Cibo ; les fit tous mettre à mort ; de ce nombre étoit Ottobon de Fiesque. Il mit une garnison dans S. Florent, et retourna avec sa flotte sur les côtes d'Italie, où l'empereur lui avoit envoyé ordre de se rendre, parce qu'il avoit appris que celle des Turcs étoit près d'y arriver.

Dragut ne tarda effectivement pas à paroître sur les côtes de l'Apouille avec environ soixante galeres. Doria se hâta d'assembler des troupes à Naples et alla contre lui avec soixante galeres. On lui dit que Dragut avoit pris et ravagé Bastia, ville de l'Apouille ; qu'il s'étoit ensuite retiré vers Préveza,

ville de l'Epire : il résolut de le suivre; mais les vivres lui manquoient : on ne put en trouver même dans l'Italie qui étoit désolée par la famine. Alors Doria abandonna son projet, pour ne s'occuper que du soin d'arrêter les maux pressans. Il envoya douze galeres acheter du bled dans les différentes parties de l'Europe. Elles revinrent bientôt chargées et rétablirent l'abondance dans toute l'Italie. Ce grand homme savoit pourvoir à tout. Sur la nouvelle que Jacques de Médicis qui commandoit les troupes de l'empereur dans le Siennois, avoit battu Pierre Stroze qui amenoit du secours à ceux de Sienne de la part du roi de France, et qu'on

pressoit cette ville de toutes parts, il envoya ordre à son petit-neveu Jean-André Doria, qui croisoit sur les côtes de Toscane, d'aller, avec ses vaisseaux, bloquer le port de Sienne. Jean-André resta devant ce port pendant tout l'hiver : voyant qu'il ne paroissoit aucun vaisseau ennemi, il assiégea et prit la ville de Télamon et brûla un galion qui portoit des vivres à Sienne.

Pendant que Doria étoit ainsi occupé en Italie, de Termes faisoit tous ses efforts pour réparer les pertes que les François avoient essuyées en Corse. Il reprit Corté, assiégea Calvy, et fit rentrer presque toute la Corse dans le parti des François. A cette nouvelle,

André Doria manda à son neveu de le joindre avec ses galeres, marcha vers la Corse, fit lever le siége de Calvy, augmenta la garnison de cette ville, la pourvut de vivres et de munitions de guerre ; alla bloquer Porto-Hercole, où il apprit que les François se préparoient à conduire du secours : il conseilla aux Génois de raser les fortifications de San-Fiorenzo qui leur coûtoit beaucoup à conserver, sans leur être d'une grande utilité : ils suivirent son avis, et cette ville est toujours restée ouverte.

Ce fut dans ce tems que Charles-Quint, fatigué des grandeurs, accablé de maladie, céda ses possessions à Philippe, son fils, et

l'empire à Ferdinand, son frere. Avant son abdication il fit une trêve de cinq ans avec Henri II, roi de France; mais Paul IV engagea ce dernier à la rompre et à faire une invasion dans le royaume de Naples ; lui fournit des troupes et les autres secours dont il avoit besoin. Doria montra pour le fils le même zele qu'il avoit montré pour le pere : il transporta des troupes à Naples, approvisionna cette ville : mais son grand âge ayant diminué ses forces, il pria Philippe de souffrir qu'il s'associât Jean-André Doria son petit-neveu, et fils de Janettin Doria, et qu'il partageât les fatigues avec lui. Philippe lui répondit qu'à l'exemple de son pere, il consen-

tiroit à toutes ses demandes; mais qu'il ne lui accordoit celle-ci qu'avec douleur, parce qu'il voyoit que le travail commençoit à le fatiguer; enfin qu'il le prioit de guider Jean-André par ses conseils.

Cependant la flotte des Turcs parut sur les rivages de l'Italie. Doria ordonna à son neveu de rassembler ses vaisseaux, de la suivre et d'empêcher qu'elle ne fît des ravages. Celui-ci exécuta ses ordres au point que Dragut, qui commandoit la flotte des Turcs, fut obligé de se retirer, sans avoir fait aucun débarquement.

La paix s'étant rétablie entre la France et l'Espagne, Philippe voulut en profiter pour faire la conquête de Tripoli, où l'on di-

soit que Dragut avoit intention de s'établir. Il envoya ordre à Jean-André Doria de rassembler toutes ses galeres, de se rendre en Sicile pour transporter en Afrique l'armée que devoit commander le duc de Medina-Cœli, vice-roi de Sicile. Jean-André fit ses préparatifs avec le plus de diligence qu'il lui fut possible : le duc mit tant de lenteur à faire les siens, que le mois d'octobre arriva avant que la flotte fût partie. Jean-André lui conseilla de remettre l'expédition au printems prochain : mais le vice-roi voulut partir. Les vents furent si contraires qu'à peine la flotte arriva dans le mois de février à Palos. Comme l'air y est très-mal-sain, beaucoup de soldats et de matelots

tomberent malades, ce qui engagea Jean-André Doria à aller à l'île de Schecche, dont il chassa les Maures qui l'habitoient. Le vice-roi résolut de la fortifier. Pendant qu'il y étoit occupé, on l'avertit que Dragut étoit parti de Constantinople avec une flotte considérable, et qu'il se préparoit à en joindre une autre qui étoit sur les côtes d'Afrique. Jean-André Doria proposa d'aller au-devant de lui et de l'attaquer avant que la jonction des deux flottes fût faite. Le vice-roi ne goûta pas son avis : il ordonna que l'on continuât les fortifications de l'île, et envoya Jean-André avec une partie de sa flotte pour escorter des vaisseaux qui devoient lui amener des vivres

de la Sicile. Jean-André lui dit qu'il seroit imprudent de diviser la flotte dans un tems où l'on devoit craindre l'arrivée de Dragut ; que son avis étoit de la conduire toute entiere au-devant des vaisseaux qui devoient venir de la Sicile. Voyant que le vice-roi persistoit dans son sentiment, il manda à Philippe II qu'il croyoit qu'on ne devoit pas laisser la flotte plus long-tems sur les côtes d'Afrique ; qu'il falloit la ramener sur celles d'Italie, où on lui fourniroit des munitions et des vivres ; on la mettroit enfin en état de résister, même de battre celle des Turcs. Philippe goûta son avis, manda au vice-roi de le suivre ; mais celui-ci, voulant remplir son

projet, différoit de jour en jour à partir. Enfin le mois de mai arriva avant qu'il eût fait ses préparatifs. Le grand-maître de Malthe lui envoya une chaloupe pour l'avenir que la flotte des Turcs, composée de quatre-vingt-cinq vaisseaux, portant trois mille Spahis et deux mille janissaires, venoit de mettre à la voile de l'île de Gozzo qui n'est qu'à dix-huit milles de celle de Malthe. A cette nouvelle, Jean-André envoya avertir le duc de Medina-Cœli de se hâter de s'embarquer et de partir : mais celui-ci le fit encore avec tant de lenteur, qu'il donna le tems aux Turcs d'arriver. Alors Jean-André, ne se trouvant pas en état de leur livrer combat, leva l'ancre et

voulut partir ; mais le vent lui étoit contraire : les Turcs qui l'avoient favorable furent bientôt à la portée du canon. La terreur se mit dans la flotte des Chrétiens ; tous les vaisseaux, cherchant à fuir, chacun de son côté, se disperserent. Jean-André, voyant que sa galere étoit trop pesante pour pouvoir fuir, aborda à l'île de Scheeche et se retira dans les retranchemens qu'on y avoit faits. Lorsque la nuit fut venue, il monta promptement sur une chaloupe, y fit monter Medina-Cœli, se déroba à la vigilance des ennemis, et se sauva en Sicile. André Doria fut bientôt informé du malheur arrivé à la flotte des Chrétiens. Son inquiétude sur le

dire, de sa part à Jean-André Doria, son petit-neveu, qui étoit absent, de mettre toute sa confiance en Dieu, de servir le roi Philippe avec zele, d'être toujours prêt à secourir sa patrie, à verser même son sang pour elle, s'il en étoit besoin. Il expira peu après. Ce fut l'an 1560 : il en avoit quatre-vingts-treize, moins cinq jours. On l'enterra la nuit suivante sans aucune pompe, comme il l'avoit ordonné par son testament. Les pleurs, les gémissemens de ses esclaves et de ses domestiques annoncerent sa mort : bientôt on entendit crier dans tous les quartiers de la ville : *André Doria est mort ; la république a perdu son apui.* Chacun répétoit cette triste

nouvelle, comme pour se l'apprendre à soi-même et se reprocher de n'en avoir pas assez de douleur. Peu de jours après, Jean-André Doria, son neveu et son héritier, arriva. Alors le sénat voulut honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu de si grands services à la république : lui fit faire un service solemnel dans la grande église de Gênes ; y assista en corps avec sa famille. Tous les principaux bourgeois de Gênes se firent un devoir de s'y trouver en habit de deuil. La tristesse étoit répandue sur tous les visages ; tous les yeux étoient mouillés de larmes : on entendoit pousser des soupirs de toutes parts. Doria avoit été généralement aimé, il étoit généralement regreté.

La fortune l'avoit fait naître dans un état distingué, ses vertus civiles et militaires l'éleverent au comble des honneurs et de la gloire. Il commanda les armées navales de plusieurs princes ; fit une multitude d'exploits sur mer, et quelques-uns sur terre. Ce n'étoit point par la flatterie, par les bassesses qu'il cherchoit à établir son crédit auprès des princes qu'il servoit : il faisoit parler ses actions.

Nous venons de présenter les détails de ses exploits guerriers ; il nous reste à peindre son caractere et sa conduite dans la vie privée. (1) Il avoit la taille avantageuse, l'air robuste, la physio-

(1) Sigonius, ubi suprà.

nomie agréable, les yeux fort vifs, la mémoire si heureuse qu'il retenoit tout ce qu'il lisoit. Il étoit d'une piété exemplaire : récitoit tous les jours l'office de la Vierge; observoit exactement le jeûne ordonné par l'église. Dans les jours ordinaires, il ne faisoit que deux repas, ne buvoit jamais de vin pur. Il aimoit beaucoup les femmes, mais elles n'étoient jamais cause qu'il manquoit à ses affaires. Il étoit magnifique et généreux; se faisoit un devoir de soulager les malheureux. Sa maison étoit un palais superbe, enrichi des meubles les plus précieux : il y avoit deux jardins : l'un donnoit sur le bord de la mer, l'autre, sur la pente d'une montagne. Nous

avons vu que Charles-Quint y alla plusieurs fois ; que Philippe II son fils, y alla aussi avec Maximilien, roi de Bohême, et sa sœur Marie, femme de ce prince. Il les reçut avec une magnificence digne de leur auguste rang. Il fit refaire, à ses frais, le chœur de l'église S. Mathieu ; y plaça son mausolée construit en marbre, l'orna de colonnes d'une très-belle sculpture, et fonda un chapitre dans cette église.

Il méprisoit la flatterie, étoit modeste au point qu'il ne parloit jamais de lui, et vantoit toujours les belles actions des autres. Il étoit affable et bienfaisant : jamais il ne demandoit aux souverains des graces pour lui ; mais il en

demandoit souvent pour les autres. Il étoit naturellement doux, et s'il se livroit quelquefois à la colere, il se calmoit sur-le-champ. Il blâmoit les officiers qui maltraitoient les soldats ou les matelots. Il étoit si équitable et si juste que ceux qui étoient en procès s'en tenoient souvent à sa décision préférablement à celle des jurisconsultes. Il pardonnoit fort aisément : mais il vouloit que les crimes atroces fussent sévérement punis. Quoiqu'il eût la permission de recevoir dans ses galeres, comme dans un asyle assuré, tous les exilés de Gênes et des états de l'empereur, il n'y en laissoit entrer aucun lorsqu'il ignoroit quel étoit son crime. S'il étoit lé-

ger, il employoit tout son crédit pour obtenir sa grace. La nature avoit enfin produit Doria pour être un héros et servir de modele aux autres hommes.

FIN.



